

Isabe
Rivière

LI
CHE
D
CR
D
PÉC

ED
PA

ISABELLE RIVIÈRE

LE
CHEMIN
DE
CROIX
DU
PÉCHEUR

EDITIONS PASCAL

***LE
CHEMIN DE CROIX
DU PÉCHEUR***

DU MEME AUTEUR

EDITIONS CORRÉA :

SUR LE DEVOIR D'IMPREVOYANCE.

LE BOUQUET DE ROSES ROUGES, roman. (Couronné
par l'Académie française.)

EDITIONS EMILE-PAUL :

IMAGES D'ALAIN-FOURNIER, par sa sœur Isabelle.

A CHAQUE JOUR SUFFIT SA JOIE.

EDITIONS BLOUD ET GAY :

COMME VOTRE PERE CELESTE.

EDITIONS FOYER-NOTRE-DAME :

JACQUES RIVIERE (Coll. Convertis du XX^e siècle.)

EPUISES :

MARIA BLANCHARD, biographie.

LA GUERISON, roman (Jacques et Isabelle Rivière.)

Imprimatur

Lutetiæ Parisiorum, die 19^o februari 1934.

V. DUPIN, v. g.

Copyright 1954 by Editions Pascal.

*Sauter
février 68*

ISABELLE RIVIERE

LE
CHEMIN
DE
CROIX
DU
PÊCHEUR

EDITIONS PASCAL

O Crux, ave, spes unica

Derrière moi, devant moi : ma vie.

Derrière : cette traînée de fautes, d'insuffisances, de médiocrités, tous ces jours émiettés au néant, toutes ces heures salies de futils ou laides pensées, tant de beauté méconnue, ou sitôt oubliée que cueillie, comme on laisse tomber la fleur respirée, tant de douleurs qui n'ont pas mûri leurs fruits, tant d'éclatantes leçons refusées, tant, tant d'amour détourné, ramené sur moi pour s'y tarir, — et cet être que vous m'aviez remis si beau, Seigneur, puisqu'il vous ressemblait, et que

je n'ai travaillé qu'à réduire, à encrasser, à défigurer !

De toute cette richesse vivante que vous m'aviez donnée, j'ai fait ce monceau de débris sans visage, et j'y suis attelée comme le triste petit âne trébuchant à l'énorme voiture du chiffonnier. C'est cela qu'il me faudra tirer derrière moi jusqu'à la dernière heure ; chaque soir j'y aurai ajouté le cadavre d'une journée morte, et, à vos pieds, c'est là tout le trésor sordide qu'au Jour du Jugement je déverserai.

Devant moi, ce morne océan de jours gris que je dois traverser. L'ignorance, l'ennui, la fatigue, la menace toujours suspendue : où vais-je, pourquoi, combien de temps me sera laissé ce que j'aime?... Les chagrins, les difficultés comme une pente sans cesse renaissante à regravir, les dégoûts, l'odeur de crasse et de pourriture que le monde vous souffle au visage. Et, si vite, la vieillesse qui déjà vous parle à l'oreille : la faiblesse, tout le corps qui fait

mal, la solitude grandissante, plus un cœur où puiser, plus une âme où verser son âme. Et combien de douleurs encore, combien de coups, combien d'arrachements, quand déjà pourtant tout vous semble arraché? Bientôt peut-être, l'arrêt, la maladie sur soi comme une bête dévorante ou, plus horrible encore, tous les liens de l'esprit tranchés, et le corps inerte, à demi détruit, qui s'obstine comme un chien agrippé à la tombe de son maître. Est-ce pour cela, Seigneur, est-ce pour cela que vous nous avez faits?

Au bout : la mort. La chute, le trou, le noir, tout perdu, tout fini, où suis-je? Je ne suis plus : des os, des vers... Et ce visage qui était celui de mon âme, nul n'y regardera plus pour savoir qui je suis; je ne suis plus : effacée, évanouie, oubliée!

Seigneur, Seigneur, est-ce pour cela que vous nous avez faits?

Qui peut vivre, qui peut supporter de vivre? Je crie, je refuse, je me rebelle; je ne peux pas, je ne peux plus vivre, je

ne peux pas, je ne veux pas mourir !

O Dieu, n'entendrez-vous pas ?

O Dieu, n'aurez-vous pas pitié ?



Une étoile s'est levée... Tandis que la création se tordait dans l'angoisse, *un petit enfant nous est né.*

Un feu pur monte dans le ciel; la nuit se déchire; le pêcheur prostré sur la terre de mort, la tête enfouie dans son désespoir, soudain sent son corps pénétré de lumière. Il se soulève, il se retourne, il voit Dieu : Jésus tout blanc, les bras étendus pour enserrer le monde, et qui sourit.

Et pour que je le regarde sans crainte, il a pris ce visage de tous les jours : « Vous communiez demain matin, dit le confesseur. — Moi ? Non, je ne sais pas, je ne suis pas digne ! — Peu importe, c'est Jésus qui est digne. Vous communiez demain matin ».

— A présent, dit le Seigneur, suis-moi.

Tu ne me connais pas, mais fais-moi confiance. *Je suis la voie*, c'est par moi que ta vie va passer. En même temps que la lumière, est montée sur le monde l'ombre immense de la Croix. Guide-toi sur elle que je porte, prends garde de marcher toujours dans sa trace jusqu'au jour où nous arriverons dans le lieu sans ombre, car si tu la quittais tu m'aurais quitté, si tu la perdais, tu m'aurais perdu, et ta vie avec moi.

Laisse toute frayeur, la route sera dure, mais non plus pour toi : c'est moi qui fraye désormais le chemin. Toi, regarde, comprends, et participe seulement par ton amour aux souffrances de celui qui, pour le châtement, s'est à toi substitué.

Jésus passe devant moi.

L'une après l'autre, il prend chacune des peines qui tout au long de la vie attendaient chacune de mes indignités. Il l'assume, il la souffre, il s'y enfonce, il la

vainc et la traverse comme le buisson de ronces que le père se déchire à ouvrir pour son enfant qui le suit.

Et derrière lui j'avance, n'ayant plus à recevoir, entre les deux haies de douleur que ses mains tiennent de mon âme écartées, que la joie de la délivrance, à chaque pas conquise pour moi par mon Seigneur.

Et bientôt, toute la lumière de la « Nouvelle Vallée » rayonnera jusqu'à moi sous les bras de la croix salvatrice, étendard de victoire et de paix.

PREMIERE STATION

***Jésus est condamné à mort
pour que je sois acquittée***

Jésus est arrivé devant les juges. Qu'a-t-il fait? Rien. Il est accusé d'être sans péché. Mais les Juifs ont dit à Pilate : « Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré ». C'est un malfaiteur puisqu'il est à la place du malfaiteur. Tant pis si ce n'est pas lui qui a fait le mal, le mal a été fait, il faut qu'il soit expié.

— Regarde, ô âme misérable, rongée du feu de la malignité : tu sais que le mal, c'est toi qui l'as commis.

Depuis le commencement du monde, tu as été cette créature butée dans l'orgueil, qui refuse d'obéir. Dieu avait établi l'ordre, la règle — l'ordre bienfaisant, de toutes choses connaissant la forme et le prix; la règle d'amour, à tout être ouvrant la voie de son bonheur. Tu as dit : « Qui est Dieu pour m'imposer sa loi ? J'en sais autant que lui. Moi seule serai mon maître ». Et ton premier geste a été le geste défendu — l'unique ! — par quoi tu as abîmé dans un second chaos la création merveilleuse.

Et parmi les débris où tu gisais, impuissante et blessée, tu as continué de refuser la règle bonne qui t'était laissée pour ta guérison. Rappelle-toi, vaniteuse ! Tu pérorais, sûre de ton « droit » ; tu disais : « A personne je ne dois obéissance ! Pas même à celui qui est devant Dieu et devant les hommes mon maître et mon amour. Nous nous entendrons ou nous nous briserons, mais aucun ne dominera sur l'autre. Mon âme est libre, elle seule

jugera de ce qui m'est bon. Ni lui, ni Dieu, personne que moi n'aura sur moi pouvoir ».

Mais toute désobéissance à l'ordre est la création d'un désordre. Et sur la terre a foisonné ce gâchis sans nom, s'est répandue cette bouillie sans forme qui, submergeant tout amour et toute grandeur, sur le flot poisseux du plaisir n'a laissé surnager que quelques épaves dérisoires où se lisent des noms dont on a perdu le sens : Liberté, Egalité, Droit au bonheur, Gratuité...

Tout est perdu, Seigneur, nous avons tout brisé, tout piétiné, tout noyé du monde admirable que pendant cette première grande semaine, amoureusement, vous aviez pétri de vos mains dans la joie pour votre enfant aimé.

Et voici, devant ce désastre, l'enfant mauvais, lui-même détruit par lui-même. Ce corps sans défaut que vous lui aviez donné pour l'épanouir dans la beauté, il l'a livré au mal, l'a ployé, asservi au pé-

ché, il l'y a usé, déformé, sali, corrompu. Cette âme de lumière faite pour recevoir et rayonner l'amour, infidèle économe elle l'a si avarement séquestré au fond d'elle-même qu'il s'y est décomposé, et, quand elle s'ouvre, il ne s'en exhale plus que l'odeur moisie de l'égoïsme.

Seigneur, de tout ce mal dont nous vous accusons — de la maladie, de la misère, de la guerre, de la mort — Seigneur, en vous voyant devant les juges, vous le pur, le tranquille, l'intact, nous comprenons que c'est nous qui sommes les fauteurs. Il a fallu, à la face du monde, cette solennelle comparution, entre les accusateurs et l'accusé cette éclatante confrontation, pour qu'à nos yeux devienne enfin visible, dans la clarté de votre robe blanche, la noirceur de nos crimes. Il a fallu que l'Agneau innocent fût inculpé, pour que nous nous apercevions pécheurs.

Seigneur, maintenant j'ai vu, je sais.
C'est moi, moi coupable, qui dois com-

paraître devant ce tribunal.

Voici devant les juges tous mes affreux péchés répandus. Aucune espèce ne manque : *par pensée, par parole, par action et par omission*. Tous, ils y sont tous : pas un de vos commandements que je n'aie violé, au moins en désir, dont je n'aie ruminé, dont je n'aie caressé — si je ne l'ai point accomplie — la transgression criminelle. Pas une place de mon âme qui soit blanche; sur tout mon être, comme une sueur fétide, la coulée hideuse du péché.

J'entends : ils s'indignent, ils crient — ils ont prononcé : *Il mérite la mort*.

Oui, mon Dieu, je la mérite, puisque je l'ai voulue, puisque je l'ai créée, puisque je l'ai préférée à vous qui êtes la Vie. Qu'elle me soit donc donnée — *pour nous c'est justice* — je l'accepte, je me jette à vos pieds pour la recevoir de vous; que par elle ma laideur soit effacée de votre lumière !



Mais soudain mon âme est seule. Le prétoire s'est vidé tout à coup. Ils ont emmené le condamné *pour être crucifié*. Quel condamné? — Lui, Jésus. Il a pris ta sentence, il l'emporte. Toi, tu es libre. Personne ne te demande plus rien, va où tu veux.

L'âme éperdue se relève.

Libre, libre, acquittée! Lavée, rebaptisée, Seigneur! La tache, la honte, le châ-timent, l'horreur sur moi, la séparation, la réprobation, on les a mis sur un autre! La juste condamnation que j'attendais de mon Dieu, mon Dieu l'a prise sur lui pour l'éternité. Je remonte des entrailles du schéol. O délivrance, lumière sur moi du ciel rouvert — mon âme purifiée verra la face de son Dieu.

DEUXIEME STATION

*Jésus est chargé de sa croix
pour que
je sois déchargée de la mienne*

Me voici donc, Seigneur, rejaillie du sein de la terre, à qui vous avez fait cracher sa proie. Je reprends mon souffle, mon esprit se ranime. Lentement je regarde, je découvre, je comprends...

Et le désespoir de nouveau coule en moi comme la mer se répand sur le bas pays par sa digue rompue.

Jésus, vous avez pris pour vous ma mort. Il me reste à porter ma vie.

Comment même en soulever la pensée? Si lourde, si redoutable d'être inconnue, si longue, si cruellement armée! Je suis le prisonnier libéré qui se retrouve dans la rue étrangère, frissonnant sous le ciel dur, seul, sans argent, sans but, sans recours, entièrement dépossédé. Comment voulez-vous que je vive? Qui nourrira mon être pour cette tâche impossible?

Avancer sans voir, travailler sans comprendre, lutter, souffrir, sans savoir pourquoi. Et tous ces cris aveugles autour de moi qui m'appellent... ma main tâtonnante les sût-elle atteindre, elle est vide de tout secours. Impuissance, terreur! *Je suis comme de l'eau qui s'écoule et tous mes os sont disjoints; mon cœur est comme de la cire, il se fond dans mes entrailles.* Tous ces trous sous mes pieds, et les ennemis qui m'entourent pour m'y pousser, l'Esprit des ténèbres autour de moi qui rôde, *comme un lion rugissant, cherchant qui dévorer!* Route sinistre, où les plus laids périls me guettent,

et les coups vont pleuvoir sur moi dans l'ombre comme sur cet homme — qui était-ce donc? — dont on raconte l'histoire : *Ils lui bandèrent les yeux et, le frappant au visage, ils l'interrogeaient, disant : « Devine qui t'a frappé ».*

Et tous les fruits qu'offre la route à mon triste corps, à mon âme sans force, pour leur consolation, pour leur rafraîchissement, ils sont défendus, ils sont empoisonnés. Tous les plaisirs, toutes les joies où je croirai calmer ma peine, oublier l'horreur de mon sort : interdits, criminels, mortels ! Toutes les amours où je penserai pouvoir m'abreuver, me reposer, défense d'y faire halte ! Continue, marche, passe au travers, à rien de ce que tu rencontres tu n'as le droit de t'arrêter, on ne te l'a fait voir que pour que tu souffres de n'en pouvoir jouir. Et ne crois pas que rien de ce qu'on t'a mis dans la main t'appartienne ; il te faudra tout lâcher pièce à pièce : ta jeunesse, ta force, ton intelligence, tes amis, tes bien-aimés, tes en-

fants, et ce que tu prétendras retenir, cacher dans ton cœur, on t'arrachera le cœur avec !

Pourquoi, pourquoi vivrais-je ? Pour quoi faire, pour gagner quoi, Seigneur, pour arriver où ?

Vous avez commué pour mon âme la peine de mourir en celle de vivre. Inhumaine charité, qui multiplie, qui approfondit, qui perpétue le mal d'un instant ! Quand j'y consentirais, de quoi, comment, puis-je vivre ?



Regarde : Jésus t'a devancée.

C'est lui, tout à l'heure, qui recevait pour toi les coups. Pendant que tu gémissais sur ta vie, il commençait de la vivre pour toi. Ce sont tes ennemis qui le battaient de verges, tes péchés lui crachaient au visage, tes égoïstes amours le couronnaient d'épines.

Maintenant, vois : il est en train d'endosser à ta place, d'un seul coup, la Croix tout entière. Et comme c'est, avec ta vie, celle de tous les pécheurs du monde, la charge est redoutable, la charge est terrifiante.

Un jour, Seigneur, mon âme un instant a soupesé votre Croix :

De la chapelle pure et nue, la procession des moines s'est ébranlée : l'Abbé, mitre en tête, et les deux officiants, enveloppés tous trois de pourpre et d'or, puis les surplis blancs sur la robe noire des fils de saint Benoît, enfin la théorie sombre des jeunes frères aux figures d'anges, eux aussi déjà couronnés pour le ciel. Ils vont entrer chez leurs sœurs pour ériger solennellement dans le jardin la croix rapportée de Jérusalem, croix pareille à celle de Jésus, et qui a parcouru là-bas, cette dernière semaine sainte, en pieux pèlerinage, toute la voie douloureuse.

Les voici devant la porte de clôture :

porte claire et sévère, porte sans serrure, porte fermée. De l'intérieur, lentement, elle s'entrouvre, elle est aspirée.

Une seconde, tout le tableau m'est apparu.

Des deux côtés du vaste couloir baigné de pureté, les filles de Dieu rangées, qui attendent, vêtues du deuil de leur Epoux. Mais leur visage est si clair qu'il double de blanc le voile noir — douces lampes rayonnantes qui ne peuvent cacher tout à fait leur lumière. Au fond, un groupe éploré, nimbé de blancheur, se penche sur quel mort? — C'est la Croix, posée de champ sur le sol, un bras dressé contre le mur. Ces pleureuses, ce sont les Epouses-servantes, les Marthe qui pétrissent le pain du Seigneur tandis que les Marie chantent ses louanges. Et leur voile à elles est tout blanc parce que leur humilité, plus grande encore, ne parvient plus à rabattre sa clarté. C'est à elles, les silencieuses, les abaissées, qu'on a confié la tâche pesante et glorieuse de soulever les

premières le fardeau démesuré. Elles se pressent, elles se courbent sur l'énorme croix inerte, elles ne savent comment la saisir, elles ne savent comment l'ébranler. Jésus, qu'elle est immense, qu'elle est lourde, qu'elle est cruelle ! Un instant elles dessinent, autour de l'impitoyable instrument, une fresque d'impuissance et de désolation... Mais la procession s'avance et me les cache, la porte se reclôt sur leur amour et leur douleur, on entend monter, puis s'éloigner les lamentations.

Jésus, je sais maintenant ce qu'elle pèse. Je sens, sur votre épaule déchirée des sillons du fouet, l'arête aiguë du bois qui enfonce de tout son poids surhumain ; je sens le bras dur qui cogne contre la couronne de dérision, enfonçant ses épines dans votre tête sanglante. Et le corps rompu de coups ploie, il va céder, il va s'abattre...

Seigneur, arrêtez ! Nous ne voulons pas, c'est trop pour vous ! Trop pour le seul, trop pour l'Innocent ! Laissez, nous essaierons, nous souffrirons — *pour nous, c'est justice* — nous porterons chacun notre part ; vous nous aiderez, mais rendez-nous cette Croix qui est nôtre !

Sans entendre, il s'est raidi, le corps bandé dans un effort affreux. Ses muscles craquent, ses veines se gonflent, la sueur avec le sang ruisselle de son front : il s'ébranle, il avance, il entraîne le poids monstrueux. Le pied de la Croix, derrière lui, creuse dans le sol un sillon profond.

Jésus tourne la tête. Son regard sur moi se pose, plus chargé d'amour que celui de la mère sur l'enfant que sa chair labourée vient d'apporter jusqu'à la vie : « Marche seulement dans ce sillon. Viens *et ne pêche plus*. Il n'y aura plus en lui de peine pour toi ».



Seigneur, j'étais venue ce matin pour vous chercher dans cette petite chapelle cachée dans le jardin clos. Je marchais le long de la rue livide, fendant de ma tête baissée le flot hagard des corps sans âme, précipités vers la bouche noire du métro qui va les engloutir, dans quelle misère, dans quel abrutissement ? Je titubais de faiblesse, de lourdeur, de dégoût. Chacun de mes pas parcourait mon corps de souffrance ; à chacun je pensais : « Je ne peux plus, je n'arriverai pas. Il y a trop de choses sur moi, tout est trop triste et laid, je suis trop seule, je suis trop fatiguée, le souffle même me fuit ! Je vais tomber parmi ces gens aveugles, et ils marcheront sur moi sans me voir, frappant plus fort s'ils sentent mon corps sous leur talon, comme, sur l'Homme Invisible, la foule déchaînée. Et, comme lui, je ne redeviendrai perceptible à leurs yeux bouchés d'indifférence ou de haine que lorsque,

m'ayant achevée, ils auront ainsi posé sur moi le voile enfin terriblement manifeste de la mort...

Je suis arrivée pourtant. La calme tiédeur lumineuse m'ouvre son repos. *Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu?* Sur l'autel du sacrifice, une fois de plus Jésus répand pour moi son sang, Jésus pétrit de son corps le pain dont j'étais affamée. L'hostie sainte s'élève sur moi, l'hostie sainte descend en moi.

Maintenant, Seigneur, vous êtes à ma place, vous avez pris ma charge. Il ne me reste plus que l'allégresse divine de me sentir une créature vivante dans le monde admirable.

Allègement merveilleux, renaissance, plénitude du cœur ! Un souffle de jeune printemps m'accueille à la porte. Dans le jardin les marguerites blanches déposent une couronne aux pieds de la Vierge, les grands arbres nus balancent sur le ciel

rose leurs dessins délicats, la douce amie fidèle m'offre le cher appui de son bras. Nous marchons, soulevées de joie comme deux écolières en vacances, cueillant au passage les visages clairs des collégiens et collégiennes qui descendent l'avenue en aspirant le soleil frais levé — et, câline-ment appuyé à l'épaule de sa mère, un bébé a souri à notre sourire.

O vie, beauté, splendeur incomparable, flambeau d'amour ! Soyez béni, Seigneur, qui nous l'avez donnée. Soyez béni, qui la portez devant nous, pour ne nous en laisser que la lumière !

Et, maintenant, mon âme, comme on va bien travailler !

TROISIEME STATION

*Jésus tombe une première fois
pour que
je sois relevée de ma première chute*

Je marche dans le sillon de la Croix,
posant soigneusement mes pieds l'un de-
vant l'autre, pour rester bien au creux de
ce chemin très sûr.

... Mais comme il est étroit, Seigneur !
Et dur ! En râclant la terre, la Croix dé-
chausse tous les cailloux. Quand je mar-
cherais sur l'herbe à côté, est-ce que je le
perdrais pour si peu ?

Et comme il est sévère aussi ! Et monotone !

Pendant que je tiens les yeux baissés sur lui, tous ces appels autour de moi, toutes ces odeurs, toutes ces délices offertes que je perds ! Ne puis-je au moins relever la tête pour regarder ? Ne puis-je cueillir seulement ce fruit — comme il est beau !... Où êtes-vous, Seigneur ? Attendez-moi ! Déjà je ne vous vois plus.

Une main se tend pour m'aider à sortir de l'ornière ; une voix perfidement caressante parle pour moi au fond de moi : Après tout, ne suis-je pas libre ? Et puisque le condamné, là-bas, emporte ma peine, j'ai bien le temps de m'arrêter pour mordre un peu à tous ces plaisirs entre lesquels il m'entraîne si vite. Il arrivera toujours, lui ; qu'importe si moi, je m'attarde un instant ? Pourquoi m'a-t-on préparé tout cela si ce n'est pas pour que j'y goûte ? C'est faire offense à Dieu que de mépriser ses dons. Il faut prendre, il faut

connaître. Comment cela serait-il mauvais qui semble tellement exquis? D'ailleurs, n'ai-je pas le droit de me faire mal si j'y trouve plaisir! Je suis libre, n'est-ce pas, je suis libre! Et Jésus est déjà loin, il ne me verra pas, je courrai pour le rattraper.

Je saisis la main tendue. Elle m'arrache à l'ornière. Voici le fruit désiré dans ma bouche... Ah! Une clameur là-bas : Jésus est tombé.

Mon Seigneur, mon Dieu, mon Sauveur, vous êtes à deux genoux sur les pierres. La Croix que vous n'avez point lâchée vous courbe sur le sol, telle la main du gendarme sur le cou du malfaiteur ployé de terreur. La tête pendante, comme cassée, semble chercher dans la poussière son souffle perdu.

Jésus, c'est moi qui vous ai jeté à terre. Vous aviez pris le faix total de nos iniquités, nous en avons parfait le poids jusqu'à la dernière once, toutes vos forces

surhumainement bandées arrivaient juste à le soutenir; notre méchanceté était rigoureusement égale à la capacité de votre amour. A la mesure comble, j'ai ajouté la surcharge de mon nouveau péché; Jésus s'est effondré.

Mon Seigneur et mon Roi, je ne veux pas, je vous l'ôte, je le renie, je crache ce fruit menteur qui n'était au dedans que pourriture. Pardonnez-moi, je vois maintenant et je comprends! Non, je n'étais pas libre, c'est le démon qui m'a tirée. Non, ce que j'ai fait n'était pas beau, mais bas, mais laid, mais misérable. C'est un péché, mon Dieu, c'est-à-dire un manque, une indigence, une défaillance, une chute. Je suis par terre à vos côtés, tout est perdu, toutes vos souffrances je les ai faites inutiles nous ne nous relèverons pas. Seigneur, regardez dans la poussière votre enfant lâche et infidèle, et maudissez-la en même temps que son péché qui vous a vaincu.

★

— Qui t'a dit que l'amour de Jésus connaissait une mesure?

Donne-moi la main, pauvre enfant. Je porterai cette faute encore. N'est-ce pas cela que je suis venu ramasser en ce monde : les péchés des hommes? Dès que tu as connu ta chute comme chute, dès que tu as appelé par son nom ton plaisir défendu : un péché, tu me l'as désigné comme mon bien; dès que tu l'as haï comme mauvaise et vilaine action, il n'est plus à toi, mais à moi, je le prends, je te l'ôte : *te absolvo*.

Et sous les fouets, les injures, tiré par des mains brutales, Jésus, d'un effort violent se relève, me relevant du même coup. La Croix repart, un peu plus basse parce qu'elle est un peu plus lourde.

Je pleure de honte, de repentir et

d'amour. Seigneur, je ne vous quitterai plus. Seigneur, il n'y a de paix qu'avec vous.

QUATRIEME STATION

Marie accepte la condamnation de son fils

pour que mes enfants soient sauvés

Je tiens dans mes bras ce petit paquet vivant qu'on vient d'arracher de mon corps. Que c'est petit, mon Dieu ! Est-il vrai qu'une âme y ait pu trouver place ?

Que c'est fragile ! Plus qu'un oiseau dans la main, qu'elle étouffe de le retenir seulement ; mon doigt sur les lèvres arrêterait ce souffle qu'il ne sent même pas.

Que c'est beau, mon Dieu ! Une cire pure et si délicate qu'un baiser y laisserait un creux. Un peu de rouge, un peu de

nacre, sur la tempe une ligne bleue, sur la joue l'ombre des cils noirs, le nez si petit qu'il fait rire, les deux minuscules coquillages roses des oreilles, et, derrière ces paupières baissées, une créature intacte et mystérieuse est ma fille... Oh ! les paupières se lèvent, et aussitôt se referment... J'ai vu l'âme de mon enfant : une eau vierge et bleue.

Mon Dieu, j'ai peur. Je ne suis pas digne. Que ferai-je de cela trop précieux que vous m'avez confié ? Tant de grâce, tant de faiblesse, cette effrayante pureté ! Mes mains y feront tache — je l'ai conçue *dans l'iniquité* — mes mains maladroites la laisseront rouler dans le monde dur et sale, dans le monde laid, méchant, destructeur, qui hait et poursuit la pureté, parce qu'elle dit *que ses œuvres à lui sont mauvaises*. Cette part de moi-même, la plus belle, la plus chère infiniment, l'aurez-

vous modelée parfaite et vivante pour que je la laisse aller au péché, à la mort?

Et cet autre, à son tour — « C'est un garçon, petite Madame. — Merci, mon Dieu! » et je retombe au lourd sommeil artificiel — comment voulez-vous qu'à travers tant de dangers, tant d'ennemis, moi, sans vertu et sans force, je porte un homme jusqu'à vous?

Jésus, vous aviez pris sur vous le fardeau de mes peines et de mes fautes parce que vous me saviez incapable et infirme, pourquoi me mettez-vous maintenant dans les bras ce trésor terrifiant que je ne saurai que mener perdre? Et quand vous m'aviez sauvée, pourquoi renouvelez-vous en mes enfants ma vie, si c'est pour lui faire retrouver sa condamnation? Si mon salut s'arrête à moi, il ne m'est plus de rien, ceux-ci sont plus moi que moi-même. Ah! mille fois plutôt que je tombe au néant, mais que mes petits ne soient point chassés de votre lumière!

Croyez-vous donc que je pourrais supporter de les voir meurtris, salis, traînés à la mort?

Au détour du chemin, Jésus, vacillant sous la charge infamante, a levé les yeux : Marie est là.

O Mère, voici votre Fils. Meurtri, sali, sanglant, condamné, traîné à la mort !

Le nouveau-né divin au creux de vos genoux, dans la grotte de Noël, pétri de miel et de lait, sur qui chantaient les anges, devant qui se prosternaient les bergers et les rois, le bel enfant doré, étonnement ravi des docteurs du temple, le Maître en robe blanche, qui semait sur le monde *les paroles de la vie éternelle*, dont le seul souffle balayait les démons, *et toute maladie et toute infirmité*, le *Fils de David*, le *plus beau des enfants des hommes*, votre fils, votre Dieu, un instant nous avons mis la main sur lui, ô Mère,

et voyez ce que nous en avons fait !

Flagellé, battu, souffleté, raillé, lacéré, barbouillé de nos crachats, de la sueur de son angoisse et du sang de ses plaies, votre enfant, votre petit, ne le regardez pas, Mère, votre cœur va se fendre du haut en bas !

O Marie, Mère de toute pureté, maudissez-nous, écrasez sous votre talon cette *race de vipères*, maudissez nos enfants, fruits de souillure, semence de péché, maudissez nos enfants pour venger le vôtre qu'ils ont déchiré par nos mains ! Et vous savez, ô Mère, que ce n'est pas fini : il a été *livré à leur volonté*, et leur volonté est qu'il meure, vous savez qu'ils l'emmènent pour le tuer !

Jésus, vous, regardez Marie. Tout ce que vous avez subi, tout ce qui vous attend n'est rien devant ceci : le cœur crevé de votre mère. Que la Toute-Pure souffre par les souillés pareil martyr, que pour sauver des misérables, ingrats et criminels

jusqu'à faire mourir leur Dieu, celle qui vous a formé de sa chair vierge et nourri de son lait soit submergée par la douleur la plus amère qu'ait jamais connue le monde, Seigneur, comment le supporteriez-vous? Vous ne le pouvez pas, vous n'en avez pas même le droit : à qui est-il permis de sacrifier sa mère? Sera-ce donc à des assassins? Vous allez rejeter bien loin la Croix maudite, vous allez courir à cette Mère aimée, la prendre, l'emporter jusqu'aux cieux dans vos bras : « *Ma colombe, ma sœur, mon amie, viens avec moi* », et dans l'éternel Paradis, assise avec vous à la droite du Père, tandis que l'Ange du dernier Jugement râclera de sur le monde cette vermine humaine pour la faire tomber dans l'enfer, elle sera votre joie, *la toute belle, la seule immaculée*, à jamais la seule digne de trouver place dans une éternité de pureté.



Jésus regarde sa Mère. Marie regarde Jésus. Elle aspire, elle boit d'un seul coup cette vague monstrueuse de souffrances qui a déferlé sur son enfant. Mais la vague est née de l'océan sans rivages qu'est l'amour de son Dieu. Sur cette mer qui recouvre le monde, le regard de Jésus, comme un soleil dévorant, pose une question : « Marie, tu as dit oui la première fois. Tu as accepté d'être la Mère du Sauveur. Était-ce pour ton unique salut ? Ceux-ci, accablés sous le mal, toi qui n'as point connu l'affreux esclavage du péché, voudras-tu que je les laisse périr ? Mère, pour épargner ton fils, consentiras-tu que tous ces petits soient perdus ? Mère, ne veux-tu pas souffrir avec moi pour que toutes ces mères voient leurs enfants sauvés. — *Je suis la servante du Seigneur*, qu'il soit fait selon votre désir ! »

Jésus passe, emportant désormais la Croix de sa Mère avec la sienne — invisible celle-là, mais c'est qu'elle est entrée dans son cœur.

Marie le suit, ses larmes coulent sur mes enfants qu'elle a ramassés dans sa robe. Ses larmes les lavent, son amour descend sur eux comme la rosée d'un nouveau baptême, baptême encore pour ce qui sort de moi, baptême qui les consacre fils de Marie, l'Épouse-Mère et frères en elle de Jésus-Christ.

O céleste multiplication de la joie, je verrai votre salut aussi, mes bien-aimés ! Voici que nous sommes sauvés ensemble, et tous les enfants et toutes les mères, le peuple entier de Dieu jusqu'à la fin des temps : Marie a payé sa part de notre rançon. Comme il avait fallu son consentement et sa participation pour que naquît notre Sauveur, il fallait son consentement et sa participation pour qu'il accomplît

notre salut par sa mort. L'Épouse ayant accepté la semence de douleur comme elle avait accepté la semence de joie, fille des hommes a engendré de Dieu pour jusqu'à la fin de la race humaine le divin pardon.

Suivons Marie, elle nous emporte tous derrière Jésus. Et tout à l'heure, comme le Verbe nous a été donné du Paraclet à travers elle, se répandront sur nous, coulant par les sept plaies de son cœur transpercé, les sept dons du Saint-Esprit qui font les chrétiens confirmés dans l'amour de leur Dieu.

CINQUIEME STATION

*Jésus me donne à porter sa croix
pour que le mérite m'en soit accordé*

Jésus avance à pas pesants.

Comme on est distrait bientôt derrière lui ! Des gens qui suivent un corbillard... On ne peut pas s'éterniser dans des pensées si graves.

Depuis un bon moment je marche sans plus bien savoir pourquoi je suis là. Il est si difficile de garder le sentiment d'une souffrance qui n'est pas la sienne ! La vie qu'on mène est déjà si chargée ! La maison, le mari, les enfants, les travaux ;

s'habiller, manger, sortir, recevoir, dîner en ville, être aux premières; et les voyages, et les amis, et la santé! Quand on tombe dans son lit, le soir, assommée comme une balle de tennis à la fin d'un match, c'est tout juste si une petite prière vous rappelle qu'on garde encore un pied dans le sillon de la Croix. Cette vague sécurité lointaine de penser par moments que le Christ a pris les douleurs... Alors ne nous occupons que de faire notre chemin le plus aisé possible.

La souffrance des autres, quand elle vous oblige à la voir, elle est si gênante! Qu'est-ce qu'on a pour y répondre? C'est comme une espèce d'indélicatesse: quelqu'un qui vous réclamerait de l'argent qu'il ne vous aurait jamais prêté. Et quand il y a tant de mal à se donner pour arriver à supprimer toute peine de sa propre vie, est-il décent, est-il permis d'aller chercher celle des autres? Non, retirons-nous dans notre maison, derrière cette

armure d'inventions modernes qui nous tient si douillettement à l'abri de tout effort, et n'ayons d'autre souci que de la perfectionner. Oublions toute cette histoire cruelle où nous avons plongé un instant; puisque nous sommes heureux, personne ne souffre, il n'y a qu'à ne pas regarder.

Je me rappelle, un matin, devant la gare Montparnasse : une gamine de quinze ans sanglote sur le refuge auprès d'un énorme ballot de linge sale qu'elle a laissé glisser de son épaule. Il est aussi haut qu'elle, il tient toute la largeur du refuge, combien de paires de draps y a-t-il là dedans, grand Dieu? Et qui a osé mettre sur cette enfant un poids qu'un homme ne porterait pas? Je m'arrête, frappée au cœur. Elle est écarlate, suante, ses cheveux pendent, ses larmes coulent sans qu'elle les essuie. Je vais courir à elle, appeler une voiture, y faire charger le

ballot. Je la conduirai jusqu'à sa blanchisserie, je prépare déjà les reproches que je vais faire à sa patronne — « Dites donc, vous, riposte-t-elle, mêlez-vous de ce qui vous regarde ! » Et un débordement d'injures. — Quelle tête vais-je faire là-dessous ? Et quand je serai partie, ne va-t-elle pas la battre ?... Il est plus de midi, je serai en retard pour le déjeuner, comment raconter pourquoi ? « Une bonne action » c'est trop ridicule... je ne peux pas faire ça, on va me regarder...

Je ne l'ai pas fait, Seigneur, je ne l'ai pas fait ! Un agent s'est approché, il a aidé la malheureuse à rehisser le paquet sur son dos, elle disparaissait dessous, ses yeux et son nez coulaient sur le pavé.

Je ne l'ai pas fait, Seigneur, j'ai eu peur, j'ai eu honte, je suis rentrée chez moi courbée sous ce ballot de lâcheté ; il n'y a pas de jour, depuis, que je ne l'aie senti peser sur mon âme.

Seigneur, que je ne le porte pas pendant l'éternité ! Que je ne porte pas pendant l'éternité l'oubli de votre Croix ! Tant d'années j'ai refusé de la voir, je ne voulais qu'être heureuse. Et quand mes yeux la rencontraient malgré moi, je faisais semblant de ne pas la reconnaître, de crainte qu'elle ne vînt à moi, qu'on ne me vît avec elle et qu'on ne la prît pour mon amie.

J'ai rougi d'elle, je l'ai reniée, je l'ai fuie. Et bientôt, si difficilement attentive aux vérités profondes est la créature futile, je l'avais complètement perdue de vue.

Jésus s'arrête. Il n'en peut plus, l'angoisse l'étreint. A quoi sert qu'il continue de traîner son fardeau si personne ne le suit, s'il doit être seul quand il arrivera pour recevoir du Père, en échange de cette Croix, le pardon et la libération des hommes ?

Tous l'ont condamné. Ils ont dit :

« *Nous ne voulons pas que cet homme règne sur nous. Nous voulons un roi de gloire et de facilité. Non pas ce délaissé, cet insulté, ce dépourvu !* » Et ils se sont tournés vers le *Prince de ce monde*, qui distribue l'argent et les honneurs.

— Père, s'ils n'en veulent pas, que ferai-je de ce salut que je leur ai gagné ? Vais-je donc mourir en vain ? *Si je ne les lave, s'ils ne consentent à être lavés, ils n'auront point de part avec moi.* Père, ayez pitié d'eux, faites couler sur eux, en dépit de leurs cris, le baptême du sang, sauvez-les malgré eux !

Ils réquisitionnèrent un nommé Simon, de Cyrène, qui revenait de sa campagne, et ils le chargèrent de la croix, pour qu'il la portât derrière Jésus.

Dieu me saisit au sortir de mes plaisantes occupations, et il pose sur moi l'épreuve soudaine : la maladie, le danger, la séparation, la douleur.

« Je ne veux pas, mon Dieu, vous n'avez pas le droit, je n'ai rien fait pour mériter cela, laissez-moi sortir de ce silence affreux, laissez-moi secouer ce joug d'horreur et d'humiliation, je ne veux pas être une malheureuse, je ne veux pas être une vaincue de la vie, dont les autres s'écartent à leur tour et qu'ils méprisent tout bas, je ne veux pas vous livrer mon bonheur, il est à moi seul, il faudra bien que vous me le rendiez ! »



Mais la Croix pèse, inéluctable et miséricordieuse. Elle m'écrase, elle me délivre ! Mon âme écorchée, détrempée, dépouillée, quitte la gangue de bien-être et de satisfaction où elle se momifiait : « Quel soulagement, quelle simplification pour eux, si les hommes s'apercevaient seulement qu'il n'est pas mauvais de souffrir », puisque c'est par la seule douleur que l'on apprend le sens et la valeur de la vie.

Mon Dieu, j'ai compris maintenant, je suis réveillée de mon égoïsme, j'émerge de la nuit de ma révolte et j'étreins la Croix qui m'entraîne avec vous.

Elle est dure, elle est impitoyable, je chancelle parfois sous sa cruauté. Mais Jésus, comme la maman qui permet au petit garçon de l'aider à porter le lourd panier, s'arrange pour que tout le poids soit sur lui. Quand nous arriverons devant le Père, c'est Jésus et moi qui lui offrirons la Croix. Il ne me demandera pas quelle part de l'effort me revient, il sait que mon compagnon m'aura laissé celle que ma faiblesse pouvait soutenir. Il me fallait seulement participer, si peu que ce soit, aux peines du Sauveur, pour que m'en fussent assurés l'honneur et la récompense, pour que le salut tout entier qu'elles achetaient me fût donné.

Après le consentement de Marie, pour que la créature soit sauvée, il faut en-

core son propre consentement. Il faut que l'homme, libre de la refuser, dise oui à la Croix, pour qu'agrégé à elle par cette parcelle d'amour et de bonne volonté qu'il apporte, il soit fondu dans l'amour infini dont elle est le signe, le corps et la clef.

Soyez béni, Seigneur, qui avez bien voulu poser sur moi l'extrémité de votre Croix. Je suis unie désormais avec tous ceux sur qui elle pèse. Ils portent avec moi mes souffrances et les leurs m'appartiennent. Pas une dont je ne sois répondante : « Oui, Seigneur, je suis *le gardien de mon frère*, de tous mes frères, et chacun de ceux qui je rencontre, je dois m'approcher de lui pour faire de sa peine la mienne et la transformer pour lui en amour. Si peu que je fasse, je fais pour tous, tous font pour moi; si peu que je donne, je donne pour tous, tous donnent pour moi; la coulée de grâce est une même chose avec la coulée d'épreu-

ves et de mérites, et elle est commune à tous.

Consolation de ma faiblesse : les croix de mes frères que j'ai assumées ne pèseraient pas ensemble un fétu, mais sous le joug d'amour marchent avec moi tous ces fils du Christ, toutes ces épouses de Jésus qui ont pris sur eux, pour toute leur vie mortelle, les croix dont personne ne voulait : celles des pécheurs, écrasantes, hideuses, qu'ils ont dû ramasser dans la boue. Ce lourd morceau de la Croix du Sauveur qu'elles représentent, c'est comme si je le traînais moi-même, puisque, chétive ouvrière de la plus courte minute, je serai payée le même prix que ceux-là qui auront travaillé de l'aurore à la nuit. Miséricordieuse invention du cœur de Dieu, merveilleuse injustice de l'amour paternel, que l'amour mutuel des enfants vient ratifier en jubilant : à l'immense fleuve de la communion des saints, chacun des fils — quelle que soit son indigence et n'y eût-il apporté qu'une

goutte d'amour — a le droit de boire pendant l'éternité.

Mais malheur à qui s'écarte, malheur à qui prétend « ne pas en être » ! Il demeure seul, sans lien ni but, desséché, tournoyant comme une feuille morte, bientôt défait dans la pourriture, à jamais retranché de ses frères et de son Dieu.

Jésus, que je ne sois plus désormais séparée, que je ne cesse plus de vous suivre, que je ne cesse plus de vous voir, que je reste toujours cramponnée à votre Croix, pour que vous m'entraîniez jusqu'au Père avec elle et par elle !

SIXIEME STATION

*Jésus laisse Véronique essuyer sa face
pour que j'apprenne
à laver en moi son image*

— Il n'y a qu'une chose qui puisse te séparer de moi, qui puisse me cacher à toi, c'est le péché.

Je suis toujours présent, je marche toujours devant toi. Quand tu me perds parce que tu ne me reconnais plus, c'est que toi-même as défiguré en toi ma ressemblance que j'y avais mise, qui est le miroir où je te suis visible; c'est que toi-

même as posé sur ma face le masque repoussant de tes péchés.

Regarde le visage que tu m'as fait : pourrais-tu voir en moi ton Dieu ?

La poussière, étendue de ma sueur, plaque au hasard sur mes traits son maquillage sinistre, comme sur la face du clown lamentable les paquets de fard délayé. Ce sont tes désobéissances. *Celui qui m'aime garde mes commandements* ; chaque fois que tu méprises ma parole pour écouter ta propre sagesse ou affirmer, en défi à mon amour, ta liberté, chaque fois qu'ainsi tu te préfères à ton Dieu, tu poses sur la perfection de mon visage une touche de ta laideur, tu masques de ton obscurité un rayon de ma gloire.

Les meurtrissures des soufflets qui bleuissent sur mes joues, les zébrures des fouets, le sang qui coule des épines, dessinent parmi les placards de poussière une ridicule géographie. Ce sont tes avarices. Chaque fois que tu retiens pour toi

ce que je t'ai confié pour d'autres, de l'argent, des forces, de l'aide, de l'amour, chaque fois que tu refuses quelque chose de toi à qui en avait besoin, ce que tu soustrais ainsi est repris sur moi. C'est pour remplacer tes détournements que les épines creusent dans ma tête, que les fouets m'arrachent la peau par lanières, que mon sang roule en ruisseaux; chacune de tes dettes, c'est moi qui la paye avec un morceau de ma chair, avec une goutte de ma vie.

Et il ne t'a pas suffi de défigurer ainsi le visage de ton Roi. Il n'était encore que grotesque, tu l'as voulu répugnant. Tu y as ajouté les crachats de tes souillures. Chaque fois que tu laisses triompher sur ton âme ce corps qui ne doit être que sa très soumise enveloppe, tu salis ma pureté de ce signe le plus ignoble de ton mépris.

Cette face hideuse et repoussante, comment y discernerais-tu la majesté de celui

dont les Anges ne peuvent soutenir l'éclat?

— C'est vrai, mon Dieu, c'est vrai ! Est-ce possible : c'est moi-même qui ai répandu sur vous ce flot de salissures. Mon Dieu, pourtant je vous aime et je voudrais ne plus jamais vous avoir perdu. Jésus, donnez-moi de vous retrouver ! Ne se pourra-t-il pas que ces traces horribles que je hais soient effacées du visage de mon Seigneur ? Dites-moi, enseignez-moi comment je puis les laver, comment je puis revoir votre beauté !



Une femme écarte soudain la foule haineuse, la tourbe qui réclame le sang de l'Agneau pour elle et pour toute sa tanière de louveteaux. La racaille hurle, ivre déjà du vin de la vengeance, elle veut tout le grand jeu de la torture, jusqu'à ce que mort s'ensuive, pour celui-ci qui a commis ce crime inexpiable d'être le pur,

le juste, le guérisseur et le consolateur, quand elle-même était mauvaise, hypocrite, avaricieuse et impure. Mais ce scandale va finir ! On va bien voir si la vertu est de force contre la méchanceté. Quand on l'aura supprimé, il viendra nous faire ses morales ! Qu'est-ce qu'elle lui veut, celle-là ? Faites-nous rentrer ça dans le rang !

Rapide comme une pensée d'amour, Véronique a volé droit aux pieds de Jésus. Elle met un genou en terre devant l'Insulté, elle lève sur l'Exécré ses yeux ruisselants des larmes de la compassion, ses deux mains offrent au Souillé la chaste fraîcheur de son voile virginal.

Avec un regard d'ineffable tendresse, Jésus se penche sur cette oasis d'amour soudain surgie au milieu de sa route. Une seconde il baigne dans l'eau du voile pur son visage avili ; une seconde le visage relevé resplendit de sa beauté réappa-

rue... O Seigneur, c'est vous, je vous reconnais !

Mais les gardes poussent brutalement le condamné. Véronique est rejetée dans la foule qui l'engloutit avec un grondement.

Que lui importe la foule hideuse : elle emporte contre son cœur, inscrite à jamais sur le linge blanc, non point la salissure qu'elle vient d'essuyer du divin visage, mais — ô miracle, ô adorable invention et substitution de l'Amour ! — la Sainte Face du Bien-Aimé.

Mon Dieu, j'ai compris.

Donnez-moi pour laver en moi votre image, le courage et l'amour de Véronique.

Le courage, mon Dieu ! Devant la foule ricanante et ennemie, désigner le Divin Décrité comme son Maître ! A Pierre lui-même, par trois fois, le cœur a manqué : « *Je ne connais pas cet homme* ». C'est

qu'il ne fait pas bon, dans le monde, pour ceux qui vous suivent : « Ah ! toi tu viens lui baiser les pieds, à celui sur qui nous avons craché ? Tu voudrais nous faire croire encore que c'est quelqu'un avec qui nous avons à compter ? On te revaudra ça, ma fille, sois tranquille ! Puisque tu aimes les crachats, tu en auras ta part. Et tu peux vivre aussi cachée que tu voudras, ils sauront venir jusqu'à toi ; nous avons le flair pour dépister ceux qui sont *de ces gens-là* ».

Mais cela n'est rien, Seigneur. Puisse-t-il un jour nous être donné d'avoir à souffrir vraiment pour vous proclamer notre Dieu à la face de la terre ! Car notre consentement intérieur ne suffit pas, ni notre silencieuse agrégation au Corps de votre Eglise ; il faut la profession de foi, comme un flambeau levé bien haut pour éclairer l'ignorance, pour entraîner sur vos pas la foule indécise et moutonnière qui ne suit que ceux qui n'ont pas peur.

Honte à qui a honte de son Dieu ! Honte ici-bas et pour jamais : « *Celui qui m'aura renié devant les hommes, a dit Jésus, moi aussi je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux* ».

Mais ce qui est affreux, Seigneur, c'est de venir à vos pieds reconnaître comme mienne chacune des laideurs dont je vous ai sali.

Je voulais être quelqu'un de bien ; je me voyais meilleure que ceux-ci, *qui sont voleurs et adultères* ; j'allais penser que votre enfant vous avait fait honneur, ô Maître de vertu. Et voici tout ce paquet d'égoïsmes, de méchancetés, de paresse, d'impuretés, qui est à moi, qui est de moi ! Et il faut le dire, il faut le déclarer : ceci est à moi ! Est-ce que je peux avouer que moi, moi, j'ai été si médiocre, si faible, si laide ? Jésus, vous ne me demandez pas cela, pourquoi vous le dire, puisque vous le savez ? Vous avez tout connu, vous avez tout reçu, hélas !...

N'est-ce pas suffisant? Vous ne voulez pas l'abaissement de votre créature. Celui-ci qui est entre vous et moi, qu'a-t-il besoin de mon humiliation?

— Ainsi, tu refuses de me laver? J'ai dit à mes prêtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* Si tu ne leur apportes le tien, si tu ne viens à leur tribunal le reconnaître comme péché, il reste sur toi, il reste sur moi. Tu as eu l'affreux courage de faire couler le sang de ton Dieu, tu n'as pas celui de l'essuyer.

— Je l'ai, Seigneur, je l'ai ! *Bénissez-moi mon Père, parce que j'ai péché.* Et que la honte m'étouffe s'il le faut : je m'avancerai toute seule devant Dieu et devant les hommes, et sur la face du Christ montrant mon péché, je dirai : celui-ci est le mien. Sans explications, **sans excuses, sans littérature !** Dieu sait assez comment fait sa pauvre créature pour

tomber; elle tombe, voilà tout — et les façons dont elle tombe ne sont pas bien variées; c'est toujours parce qu'elle n'a pas eu la force de résister à la poussée du mal... Et Dieu ne me demande pas d'envelopper ce que j'ai fait de manière à le lui faire passer comme beau, il me demande, précisément et uniquement, de le lui présenter comme une chose laide, haïssable, que je renie, que je regrette, dont j'ai honte, Seigneur, dont j'ai honte et que je vous supplie d'ôter de sur moi, de laisser laver de sur vous!

Mon Dieu, comme le linge de Véronique était immaculé, que mon amour soit assez pur pour essuyer de votre visage toutes les salissures de mes péchés! Qu'il ne garde aucune trace du désir de justifier, de déguiser mes fautes, aucun goût du laid plaisir que j'y ai pris, aucun secret attachement qui puisse me les rendre demain belles et désirables à nouveau, aucun vestige d'indulgence parce qu'elles

étaient de moi, rien, Jésus, rien, que la douleur de vous avoir défiguré par elles, que la compassion profonde des souffrances qu'elles vous ont infligées, mon Sauveur !

— *Allez en paix, vos péchés vous sont remis.*

... Une joie qui monte et gagne comme une aurore d'été, un calme immense, un ineffable rafraîchissement, le silence éperdu de toute l'âme devant la divine Face retrouvée : O Jésus, qu'Elle me suffise pendant l'éternité !

SEPTIEME STATION

*Jésus tombe une seconde fois
pour que
je sois relevée une seconde fois*

Seigneur, maintenant j'ai tout compris,
je suis à vous pour toujours.

Qu'il fait bon être de vos enfants!
Quelle paix, quelle assurance! Voici que
nous sommes *la race élue*. Jésus s'est fait
notre Sauveur, notre soutien, notre maître.
Nous savons, nous voyons toutes choses
dans leur vérité!

Pauvres hommes, comment pouvez-
vous pécher encore, quand Jésus vous a

montré sur lui la laideur et la méchanceté du péché? Dieu me garde de l'offenser désormais! Il sait que je ne le veux pas, il sait qu'il n'y a pas de tentation si forte qu'elle puisse me faire oublier ce que j'ai vu.

... Non, non, pas même celle-ci, qui se présente si douce, si insinuante. Je te connais, menteuse, ce n'est pas moi que tu tromperas. Je n'ai pas peur de toi, tu sais! Vois, je te regarde en face... tu peux te faire belle et implorante autant que tu veux, tu ne me séduiras pas hors du chemin de la Croix. Oh! tu peux t'approcher! C'est vrai que tu es belle, mais je ne te crains pas, je suis fille de Dieu... Tu peux me toucher, même, tu peux me caresser, tu n'es pas bien dangereuse... Je te prendrais par la main que je ne serais pas encore ébranlée pour si peu! Tiens, regarde, donne ta main...

.....
Seigneur où êtes-vous?

Seigneur, je ne vois plus rien, tout s'est éteint, tout s'est écroulé. J'ai lâché la Croix, elle m'a renversée, Jésus s'est abattu.

Mon Seigneur, mon Maître et mon Roi, je vous ai précipité sur les genoux et les mains. Les graviers sont entrés dans sa peau, le sang de ses jambes écorchées coule à travers la robe. Sa tête a porté contre le sol, la boue a giclé dans ses yeux, elle ajoute sur la face aveuglée ses mouchetures impies aux traînées de sueur et de sang dont ma méchanceté l'avait déjà barbouillée. La Croix, par la secousse arrachée à la prise glissante du condamné, de toute sa force sauvage est retombée sur lui. Elle le tient plié en deux, le front à terre entre les genoux, pesamment appuyé sur ses mains déchirées, immobile, résigné, consentant, comme à l'abattoir la bête muette, les cornes basses

enchaînées à l'anneau, attend, de tout son corps affreusement tremblant, le coup qui va lui donner la mort.

Est-il possible, mon Dieu, que ce soit moi qui vous aie jeté là une fois encore? O folle, ô stupide, ne pouvais-tu penser à ce que tu faisais? Imbécile, imbécile, imbécile, ne pouvais-tu te défendre, au lieu de jouer avec le feu? Présomptueuse, vaniteuse, tu te croyais déjà une sainte : la vertueuse, l'invulnérable, « le signe de Dieu est sur elle et elle ne sera point ébranlée »; c'est tout juste si tu ne t'étonnais pas que la lumière ne descendît pas du ciel sur toi quand tu communiais, pour te désigner à l'admiration des foules.

Et maintenant, voilà !

Tout est donc perdu, mon Dieu? Vous ne pouvez plus, vous allez mourir là; la Croix va rester par terre. Qui voudra, qui pourra la porter désormais pour nous?

Et pussiez-vous la recharger encore, je n'en suis plus, ô mon Maître que j'ai trahi. De sous son ombre rédemptrice, je me

suis rejetée moi-même, de ceux que vous allez peut-être encore sauver, je me suis exclue moi-même. Ma sottise et ma faiblesse ont rendu vaines pour moi tant de souffrances déjà par vous subies; en leur ajoutant cette dernière, j'ai perdu d'un seul coup le prix de toutes les autres, il ne me reste rien pour payer ce nouveau coup par quoi je viens de vous abattre.

Et toutes mes autres dettes fussent-elles acquittées, je suis pour cette dernière à jamais insolvable : je savais. Tous mes anciens péchés, ils pensaient ne blesser, n'avilir que moi; je ne voyais pas qu'ils tombaient sur vous, je ne vous connaissais pas. Aujourd'hui, je savais que c'était vous que je frappais... J'ai frappé !

Jésus, mon Bien-Aimé perdu, comment supporter de vous avoir perdu ? Comment vivre sans vous, maintenant que j'avais goûté *combien le Seigneur est doux* ? Que ferai-je de moi et de ces tristes permissions qui me sont données hors de vous ?

Je n'en veux pas, Seigneur, elles me répugnent, je les hais. Elles sont plus noires, plus avares, plus étroites et meurtrières que l'oubliette à cent pieds sous le sol. Seigneur, je ne veux pas mourir dans cette infection ! Je veux la lumière, je veux la liberté, oh ! que la Croix me soit seulement rendue ! Jésus que j'ai perdu par ma faute, me va-t-il donc falloir maintenant vous pleurer pour jamais ?

★

— Qui t'a dit que tu m'avais perdu ? Vois, je suis dans ton cœur et je pleure avec toi. Pleure, pleure sur ce nouveau mal dont tu m'as accablé, et que tes larmes en emportent le venin ! Connais, reconnais, apprends enfin ta faiblesse et, loin de vouloir la cacher à toi-même et à moi, apporte-la-moi pour que je la soutienne. Fais-en, non point ton opprobre, mais ta créance auprès de moi. Et plus fragile tu me la montreras, plus puissant se fera mon appui, comme la maman donne

la main au petit garçon, mais le nouveau-né elle le porte dans ses bras. Vois, ta détresse a demandé secours? Avant que tu le saches, nous étions relevés tous les deux.

Repartons maintenant, et tiens ma Croix plus serrée, puisque tu pèses un peu plus lourd, toi et ton sac de péchés. Je puis vous porter tous, pauvres enfants infirmes. Du moins ne prétendez pas marcher seuls, du moins ne me lâchez pas, sachez enfin que vous n'avez de force qu'en moi.

— Jésus, est-il bien vrai que nous voici repartis? Comment avez-vous pu? Tant je pleurais sur mon malheur, je n'ai pas vu cette fois si vous avez beaucoup souffert...

Sauvée, je suis sauvée cette fois encore! Lavée encore, ranimée, relevée, et de ce poids encore je suis déchargée ... absoute! — Mon Dieu, il n'y a de bonheur, il n'y a de lumière qu'avec vous.



Mais comme vous êtes courbé maintenant ! Vous disparaissiez sous l'énorme Croix. On ne voit plus qu'elle, cheminant pesamment entre les deux haies d'insultes. O Jésus, laissez-moi vous accompagner, que je ne cesse plus de pleurer avec vous sur vos souffrances !

HUITIEME STATION

*Jésus console les filles d'Israël
pour m'enseigner
comment pleurer sur lui*

— Es-tu bien sûre que tu pleures sur mes souffrances? Il y a un instant, n'était-ce pas plutôt sur ton malheur que tu pleurais? Tu pleurais sur ta chute, pleurais-tu sur la mienne? Tu pleurais ta joie perdue, pleurais-tu sur mes douleurs redoublées ?

Oui, j'entends, vous voilà toutes devant moi, bonnes âmes apitoyées, poussant des gémissements et des exclamations d'hor-

reur : « Seigneur, mon Dieu, dans quel état ils l'ont mis ! Pauvre homme ! Quelle misère ! Quelle pitié ! » Ainsi les gens s'arrêtent parfois une seconde, en revenant du théâtre, devant un paquet de haillons tassé dans l'encoignure d'une porte, qui est un être humain échoué là par terre dans la nuit et le froid. « Mon Dieu, est-ce possible ! Quelle horreur, disent-ils, il y a donc vraiment des gens si malheureux ? » Mais quel est celui qui a jamais ramassé cette créature de Dieu, qui l'a emportée avec soi et mise dans sa chambre et dans son lit ? Quel est même celui — car on sait bien qu'il ne faut pas vous en demander tant ! — quel est celui qui s'est une fois baissé sur ce déchet de misère et, lui tendant un billet, lui a dit : « Tiens, va coucher cette nuit du moins sous un toit » ? S'il y en a un seul qui l'ait fait un soir, qu'il le dise ! — Ça ne se fait pas, voyons ! — Pourtant, cela, ce n'était pas bien difficile, ni bien com-

promettant : les relations étaient tout de suite finies...

Vous avez remonté votre col de fourrure en frissonnant de commisération, et sifflé un taxi pour être plus vite rentré chez vous. Ce qui vous avait troublé, c'était ce signe visible d'un immense réservoir de souffrances, contre lesquelles il n'était peut-être pas sûr, après tout, que vous fussiez pour jamais défendu. Une seconde, vous avez considéré avec effroi le visage de votre misère possible. Mais le miséreux qui souffrait là, vous n'aurez pas eu même à vous délivrer de son souvenir : vous ne l'avez pas vu. Vous êtes passé devant le pauvre et vous ne l'avez point secouru, or, *en vérité, je vous le dis, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.*

Ainsi vous jetez un coup d'œil en passant sur ma Croix, vous vous écriez : « Seigneur, mon doux Jésus ! » mais quel est celui qui court à moi et m'embrasse et,

s'il ne peut charger la Croix, que seul un Dieu a la force de porter, du moins prend sur sa tête ma couronne d'épines et dit : « Seigneur, appuyez-vous sur mon bras ? » Tu verses un pleur, et puis tu continues ta route d'un pied léger. Il y en a même dont le cœur est à ce point sensible qu'il leur faut me refuser jusqu'à ce mouvement de pitié : « Oh ! moi, je n'ai pas la force de faire le Chemin de Croix, ça me met dans un état affreux ! »

Vous n'avez pas la force de regarder mes souffrances, il a bien fallu que j'aie celle de les souffrir ! Et pour qui donc les souffrais-je ?

Tu ne supportes pas sans larmes de voir la monstruosité de mon fardeau, mais comme tu avais l'œil sec tout à l'heure, pour y ajouter ce péché qui m'a jeté sur les cailloux ! A toi il a pesé si peu que déjà tu l'as oublié ; c'est en toute tranquillité de conscience que tu t'indignes : « Seigneur, comme ils sont méchants ! » Et, satisfaite de cette économique pensée

d'amour, tu poursuis ta vie comme il te plaît.

Penses-tu que ton émoi me puisse être d'un grand secours, tant qu'il ne t'enlève que le courage de regarder la trace du coup que tu as bien eu le courage de me porter ? Qu'ai-je à faire de ta pitié tant qu'elle ne t'empêche pas d'ajouter à ma souffrance ? M'aime-t-il, celui qui aime, du même cœur, moi et ce qui me tue ?

Si vous voulez pleurer sur ma misère, c'est sur la dureté de votre cœur qu'il faut pleurer, car, me l'ayant infligée, c'est vous encore qui refusez de m'en guérir. Vous repoussez bien vite ce spectacle *physiquement* insoutenable d'un homme déchiré, sanglant, et vous vous dépêchez d'amonceler, entre vous et cette image intolérable, vos travaux, vos distractions, vos arts, vos amours. Contre ma Croix tout vous est écran. Car il faut que la vie vous demeure facile et plaisante; comment supporteriez-vous de la laisser dominer par cette vision sinistre ? Il faudrait

alors la changer pour l'accorder à ce tableau de malheur ? Il faudrait souffrir *avec* moi, il faudrait souffrir *pour* moi, à ma place et tout le long de cette vie, non pas seulement souffrir *de* moi une seconde. Or, vous ne voulez que jouir ! La vraie compassion pour moi, où est-elle ? Où est Simon le Cyrénéen ? On n'en a pas parlé longtemps ! Je suis écarté, je suis rejeté. Seule me regarde la haine, et les visages des miens sont détournés : *J'ai cherché quelqu'un qui voulût prendre part à ma peine, et il n'y avait personne; j'ai cherché un consolateur, et je n'en ai point trouvé.*

Allez, Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, et sur toute cette misérable race humaine, dont la moitié se cache les yeux afin de ne pas voir l'autre moitié ruée contre moi pour me déchirer. Pleurez sur votre lâcheté qui vous lie les pieds quand vous devriez voler à mon secours.

Et pleurez parce que mon premier tourmenteur c'est vous. Pleurez d'angoisse devant votre faiblesse et déchéance originelles qui, tout à l'heure, vont vous laisser retomber sur moi une fois de plus; pleurez devant votre personnelle corruption qui, tout à l'heure, une fois de plus, va me cracher en plein visage.

Comprenez que c'est vous qui faites mes tortures. Il n'y a pas moi d'une part, votre Christ et votre Dieu, seul, séparé, et vous tous d'une autre, chacun libre, détaché, de sa seule âme responsable, et s'il se perd ça ne regarde que lui. Ne savez-vous pas que vous êtes chrétiens ? Vous êtes le *Corps du Christ*. Je suis la tête et le cœur, toi tu es membre; si tu te blesses, je suis blessé, c'est mon sang qui coule. Jésus souffre en tout lui-même chacune des diminutions, chacune des flétrissures que lui inflige chacun des péchés de chacun de ses membres.

Pleure donc parce que j'ai mal, mais pleure bien plus fort encore parce que

c'est toi qui m'as fait ce mal, et que tu aurais pu ne pas me le faire. Que ta douleur, avant d'être cette vaste répulsion anonyme de ce qu'ils m'ont fait — ces autres qu'il est si commode de rendre seuls responsables ! — soit d'abord de ce que toi tu m'as fait, de ton péché personnel et nominal.

Et qu'elle soit non pas seulement ce geste de s'en détourner par convenance, tandis que le cœur lui garde une tendresse secrète — tu sais bien ? tu dis : « Quelle horreur, quelle horreur », et pendant ce temps tu caresses deux secondes de plus l'image de cette faute qui n'est que l'objet de ton regret : regret qu'elle ne soit pas permise. Non, qu'elle soit l'objet de ta haine, qu'elle soit ton ennemie comme elle est la mienne ! Que tout ton effort soit de ne plus rien mettre entre elle et toi qui t'empêche de la voir sur moi dans sa véritable hideur et cruauté, afin qu'elle te devienne non plus seulement défendue,

mais insurmontable, mais impossible à commettre.

Si chacun de vous souffrait de son péché au point d'en vouloir être à tout prix délivré — au prix de son plaisir, au prix de son bonheur, au prix même de ce qu'il croit son bien : « *Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le et jette-le loin de toi* » — il n'y aurait plus à gémir sur mes souffrances, elles seraient d'un coup supprimées. S'il n'y avait plus que des saints — et leur petite troupe est sur la terre tout mon repos et toute ma consolation — il n'y aurait plus besoin de croix, et c'est ainsi qu'elle sera pour jamais déposée quand le règne de l'Esprit du mal aura pris fin avec l'abolition des siècles.

Pleure donc seulement parce que tu n'es pas sainte, et parce que voulant le bonheur d'être avec moi, d'être à moi, c'est encore sur la face menteuse du Tentateur que tes yeux sont attachés, et tu ne me suis qu'à reculons.

Pleure d'être encore ma croix, pleure, au lieu de l'alléger, de me la faire chaque jour plus lourde. Pleure d'être pour moi sans pitié, c'est ainsi seulement que tu commenceras d'avoir pitié de ton Sauveur.

NEUVIEME STATION

*Jésus tombe une troisième fois
pour que j'apprenne
ma misère incurable
et qu'il voudra toujours m'en relever*

— Vous êtes dur, mon Dieu.

Il me semble pourtant que je vous aime
et que je veux vous servir.

Vous êtes injuste : n'ai-je pas fait ce
que j'ai pu ? J'ai pris place, résolument,
dans le cortège de vos fidèles, je vous ai
défendu devant les hommes, je me suis
efforcée d'être digne de vous. Vous savez
que s'il m'est arrivé de vous faire mal
encore, je ne l'ai pas voulu. Ce monde
que vous m'accusez de continuer à met-

tre entre vous et moi, vous savez bien comme il me pèse et m'ennuie, combien j'en voudrais être délivrée ? Seigneur, il n'y a plus que vous dans ma vie, vous qui voyez mon cœur, ne voyez-vous pas cela ? Si ce n'est pas là vous aimer, qui donc vous aime ? Je sais que je ne puis être heureuse, je ne veux plus être heureuse qu'en vous. Si cela ne suffit pas, *qui donc peut être sauvé ?*

— Il ne s'agit pas d'être heureuse. Il s'agit d'être à moi. Il ne s'agit pas de me prendre pour toi ; il s'agit de me mettre en toi à ta place. Il n'y a plus que moi dans ta vie, dis-tu ? Non, il y a encore toi et moi, et de nous deux, c'est toi que tu préfères. Tu n'as pas voulu me faire mal ? Mais tu n'as pas voulu *ne pas* me faire mal, quand il fallait sacrifier pour cela quelque chose. Tu veux m'aimer, mais tu ne veux pas cesser de t'aimer.

— Seigneur, me demandez-vous cela ? Comment puis-je vivre si je ne m'aime ?

Qui prendra soin de mon âme ? Exigez-vous que je m'anéantisse ? Quelle créature vivante peut vouloir renoncer à vivre, quelle créature vivante peut vouloir renoncer à être heureuse ? Vous demandez trop, mon Dieu, si vous demandez cela. S'il n'y a vraiment que de la souffrance et de la mort à recevoir avec vous, comment puis-je désirer continuer de vous suivre ?

Vous ne répondez pas...

Tout cela, en vérité, devient trop difficile ! Faire plus que je n'ai fait, où en trouverais-je la force ? Je suis lasse, je suis trop lasse, je ne peux plus vivre dans cette exigence, laissez-moi respirer un instant, laissez-moi prendre un peu de bonheur...

— *Renoncez à vos désirs et vous goûterez le repos.*

— Mais si vous ne donnez que le repos, ne m'avez-vous point faite pour autre chose de plus ardent ? Que répondrai-je à tout cet être qui veut se dépenser ? Si vous ne donnez que la paix, tant pis pour

la paix ! Je suis capable de supporter l'inquiétude et le tourment ; du moins ne sera-ce pas cette mort anticipée !

— Es-tu capable de supporter de m'avoir perdu ?

— Oh ! je ne sais pas. Vous n'êtes jamais satisfait. Vous demandez toujours quelque chose. A la fin, je n'ai plus rien.

Regardez, de l'autre côté, tout ce qu'on m'offre. Est-ce donc si mal, après tout, est-ce donc si laid ? Pourquoi nous interdisez-vous tout ce qui est désirable ? Pour quelles raisons ceci n'est-il pas permis ? Ni cela ? Ni cela ? Qui dit, d'ailleurs, que ce n'est pas permis ? Vous n'êtes pas si avare, vous ne nous voulez pas dénués de toutes joies ! Une tentation ? Si c'est une tentation, que j'en sois sûre au moins ! Et alors défendez-moi vous-même, ne la laissez pas devenir plus forte que moi, vous ne pouvez pas vouloir que je me perde !

— Tu es déjà perdue, souffle une autre voix. Ton péché est déjà commis, de-

puis le temps que tu fais semblant de le repousser, pendant que tu t'en délectes dans ton cœur. Ton Dieu t'a bien oubliée derrière lui. Où est-il donc ? Va, le mal est fait, au moins prends-en le bénéfice.

— Mon Dieu, vous m'avez oubliée derrière vous. Mon Dieu, je n'ai plus de courage... Mon Dieu, je suis trop triste...

O désespoir, horreur, asphyxie, anéantissement !

Je suis tombée sur lui, nous sommes effondrés tous les deux dans la boue. De tout son long, Jésus est étendu sous la Croix. Elle le cloue à la terre, elle l'y enfonce, elle l'y écrase. Elle m'enfouit avec lui dans la nuit; elle m'enfouit dans l'enfer; je descends toute vivante à l'abîme éternel.

Cette fois, la Croix l'a brisé, il ne se relèvera pas. C'est le cheval abattu qui agonise. La foule assemblée, silencieuse-

ment le regarde mourir. Et l'on ne peut pas même, pour qu'il meure du moins libéré, ôter de sur lui le fardeau barbare qui le tue : c'est trop lourd pour nous ; à la fin nous en avons trop mis ; nous avons pu l'apporter pièce à pièce, mais il fallait un Dieu pour seulement ébranler le tout.

Mon Seigneur, mon Bien-Aimé, mon Epoux et mon Frère, Jésus, ma vie et ma joie, vous êtes vaincu par celle-là même que vous veniez guérir. Mon Sauveur est mort, je l'ai définitivement écrasé.

Et je suis morte avec lui. Comment traînerai-je jusqu'au tombeau, dans ce corps chaque jour un peu détruit, cette âme condamnée ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi vous ai-je abandonné ! Il n'y a plus devant moi que l'enfer, il n'y a plus que l'infection du mal que je hais, sur moi le démon comme un vampire attaché, et il sucera mon âme sans relâche ni miséricorde, pendant l'éternité. O Dieu, qui, qui pourrait me rendre la vie ?



— *Cela est impossible aux hommes, mais tout est possible à Dieu.*

— Mais, mon père, regardez ce que j'ai fait ! Il me demandait de le consoler de mon amour, il me tendait son visage pour que j'y essuie nos souillures : j'ai ajouté un crachat à nos autres crachats !

Comment voudrait-il me reprendre avec lui ? Comment ne haïrait-il pas cette créature sans force ni foi, qui a tout oublié de son Sauveur et de son Bien-Aimé à l'instant que le diable s'est présenté devant elle ? Jésus sait maintenant qu'il ne faut pas compter sur moi ; je suis de l'espèce, non seulement qui tombe à tous les tournants, mais qui fuit, qui déserte, qui trahit. Judas s'est pendu. Que pouvait-il faire d'autre ? Il n'y a point de pardon pour les traîtres.

— Il n'y a point de pardon pour ceux-là seuls qui ne veulent pas demander pardon. Continuez de pleurer vos fautes, Dieu

aime bien ceux qui pleurent sur le mal qu'ils lui ont fait. Et désespérez de vous, mais ne désespérez jamais de Lui. Apprenez ce que vous êtes : rien; et que cela vous enseigne en même temps que l'amour de Dieu est infini, puisqu'il descend jusqu'à ce rien. Prenez courage. Je vous dis, moi, que Dieu vous aime; ne comptez plus sur vous, mais appuyez-vous désormais sur son amour à tous les instants de votre vie. *Allez en paix, vos péchés vous sont pardonnés.*

— Jésus, si telle est la charité de votre serviteur, quelle ne doit pas être la vôtre ! Celui à travers qui Dieu parle, il dit, mon Dieu, que vous m'aimez. Est-ce possible ? Vous n'êtes donc pas encore dégoûté de moi, Seigneur ? Je puis revenir, je puis être encore à vous ?...

O Dieu, quel regard ! Les fouets sifflent, les coups pleuvent, les jurons, les

insultes; par les cordes qui le lient, d'une secousse féroce on le remet debout.

Livide, titubant, cassé en deux sous la Croix monstrueuse, bloc informe de boue et de sang, ce spectacle affreux qui s'avance, c'est Jésus... comment oserais-je reprendre place à sa suite, quand c'est moi qui l'ai maculé ainsi ?

— Viens et tais-toi.

Tiens-moi ferme cette fois, et quand les voix mauvaises t'appelleront, ne discute pas, tais-toi... ferme les yeux et serre-toi fort contre moi.

— Seigneur, je m'accrocherai à vos pieds, et vous me traînerez avec vous. Le démon me roulera, me piétinera, il crachera sur moi s'il veut, je ne vous lâcherai plus.

— Tu me lâcheras encore...

— O Dieu, que ferai-je si je vous lâche ?

— Je te prendrai dans mes bras.

— Où trouverez-vous la force ? Vous êtes écrasé. Et si je m'échappe encore ? Je ne suis qu'indignité. Vais-je donc vous

renier, vous meurtrir tout le long de ma vie ? O Dieu, que bientôt vienne la fin du monde, où nous cesserons enfin de tuer notre Sauveur !... Jésus, si je m'échappe encore ?

— Je te mettrai sur mon cou, pauvre petite brebis boiteuse. L'amour a toutes les forces. Viens, pose ta tête contre la mienne et laisse ton Seigneur aimer sur lui le poids de son enfant.

DIXIEME STATION

***Jésus est dépouillé de ses vêtements
pour que
mes péchés en soient couverts***

Seigneur, je ne retrouve pas courage...
Votre bonté ne rend que plus amer le sentiment de tout le mal que j'ai fait. Ce mal, vous avez pu me le pardonner, vous avez pu l'assumer pour moi devant Dieu et en acquitter vous-même la dette; vous ne pouvez point faire qu'il n'ait pas été, que je ne l'aie pas commis, qu'il ne soit point écrit sur moi.

Gâchée, salie, marquée à jamais du signe de laideur et d'impureté, telle est maintenant l'âme que vous m'aviez faite — et refaite par le baptême — immaculée. Je sais trop à présent ce que je suis pour me pouvoir supporter devant vous dans cette déchéance. J'ai honte, Seigneur, j'ai trop de honte !

Et trop de peine aussi : j'ai blessé votre amour, j'ai mutilé sans remède l'espérance que vous aviez mise en moi. Quoi que je puisse accomplir pour vous désormais, jamais je ne serai votre joie, jamais je ne serai votre orgueil... comme l'enfant infirme, toutes ses grâces et tous ses dons ne peuvent empêcher que les yeux de sa mère ne s'emplissent de tristesse quand elle le regarde marcher.

Que sert que je ne pêche plus, puisque j'ai péché, puisqu'à jamais il ne se peut plus que je n'aie point péché, puisqu'il faudra comparaître au dernier Jugement barbouillée de toute cette honte aux yeux de la terre et du ciel ! Comment suppor-

terai-je d'être ainsi devant tous dévoilée ? Tous mes ennemis qui riront, tous mes amis qui pleureront ! Et la Vierge, ma Mère, détournera de moi son regard, que rien d'impur ne doit venir blesser...

Et quand tant de souffrances encore auront expié, dans le lieu des purifications, — parce que rien de souillé ne peut habiter avec Dieu — jusqu'au plus petit de mes péchés, il en restera pourtant le souvenir, il restera la place qu'ils m'auront faite au Paradis, et que je ne serai point parmi les Immaculés.

— Tais-toi. Il n'y a ni trace ni souvenir de péchés dans le Ciel. Et ce ne seront point les tiens qui t'y choisiront ta place, mais le seul amour de ton Dieu. Quand donc enfin sauras-tu n'attribuer rien qu'à cet amour, n'attendre rien que de lui, et en attendre tout ?

Et maintenant, que veux-tu encore ?

Ce n'est pas assez que je t'aie enlevé la condamnation de ton péché, ni que je paye pour toi ta rançon ? Ce péché si léger

à commettre, tu en trouves aujourd'hui trop lourde la mémoire même, et les traces invisibles de son passage sur toi te sont plus intolérables que les crachats dont il m'a couvert ! Rien, il faut donc que je ne te laisse rien à souffrir ! Même pas la honte ! Elle est encore pour ton Dieu !

Mais il me plaît que le péché te soit ainsi devenu si affreux que, renié même, et banni et châtié, tu ne puisses te consoler de l'avoir connu, d'en avoir fait pour un instant ton compagnon et ton ami. Viens donc, de ton passé aussi nous allons le chasser.

Jésus est arrivé, lui, son corps déchiré, sa croix, la meute qui le suit pour l'achever, — et moi, qui trouve qu'il n'a point fait assez pour moi, qui lui demande encore... quoi, mon Dieu ? Que pouvez-vous me donner de plus avant de mourir ? — Mais s'il ne vous reste rien, je ne suis

pas affranchie, je traînerai jusqu'à la mort mon âme accablée : sous le déshonneur on ne apprend pas la joie !

Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde. Il les endosse, il les paye, il les efface aussi ! Mais comment, mon Dieu ?

Des mains sacrilèges se tendent vers la robe sanglante... O Jésus, je devine ! Non, non, ne les laissez pas faire, nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas voir l'humiliation de notre Dieu !

Tout le reste, et même la mort qui va suivre, nous l'avons accepté de vous parce qu'il nous semblait que nous aurions pu, peut-être, nous-mêmes le supporter : la torture physique, il y a une grandeur à la subir, et les insultes de la tourbe un honneur à les recevoir. Mais cela, mon Dieu, la honte d'être nu devant tous ! Intolérable abaissement, horreur de l'âme, que brûlent à travers cette chair déchue

qui la travestit à la fois et la trahit si misérablement, tous ces regards avides, les uns luisants de la hideuse satisfaction que trouve la méchanceté dans la souffrance de ce qu'elle hait, ou du plaisir impie dont jouissent les médiocres à voir humilié ce qu'ils avaient dû jusqu'alors respecter, les autres — pis encore ! — allumés de cette trouble émotion qui salit la pauvre chair exposée qui l'inspire ! Haines, railleries, désirs, plaisanteries affreuses, toutes ces larves immondes dont s'épouvante la pudeur depuis le jour où Adam et Eve ayant désobéi, *leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus*, nous ne voulons pas, Seigneur, nous ne voulons pas qu'elles rampent sur votre corps sacré ! Jésus, ne laissez pas vous dépouiller ces mains grossières, frappez-les de lèpre, frappez-les de paralysie ! Rappelez-vous : l'homme qui avait osé retenir de sa main l'arche qui penchait, *parce que les bœufs avaient fait un faux pas. La colère de Yahweh s'enflamma*

contre Oza et Yahweh le frappa, parce qu'il avait porté la main sur l'arche; et Oza mourut là, devant Dieu. Celui-là fut puni de mort quand il avait voulu seulement préserver l'arche d'une chute ! Et l'arche n'était que le coffre où reposaient les tables de la loi, tables de pierre, écrites du doigt de Dieu. Ici, c'est Dieu lui-même, le Dieu fait homme, et qu'ils veulent avilir dans cette humanité que vous n'avez revêtue, Seigneur, que pour nous sauver ! Votre Père ne permettra pas, criez au secours, il les dispersera d'un souffle comme une poignée de feuilles pourries affolées dans le vent.

Semblable à la brebis muette devant ceux qui la tondent, il n'ouvre point la bouche. Les mains sales arrachent la robe du Fils de Dieu, les plaies collées se rouvrent, les sillons des fouets ressaignent, la chair labourée paraît : voici Jésus nu devant tous, tous nos péchés écrits sur lui,

informe, terrible, intolérable ! Est-ce là le Roi des Juifs ? Beau roi vraiment, *dont l'aspect n'est plus même celui d'un homme* ! Il n'est pas jusqu'à ses ennemis qui ne détournent les yeux, gênés de cet excès d'humiliation... O Jésus, pourquoi, pourquoi subissez-vous cela ?



Son regard levé me parcourt, comme si je portais sur moi la réponse.

Et dans l'instant je la vois... Elle me couvre, elle me cache, elle m'ensevelit dans ses plis de miséricorde : c'est votre robe, Seigneur, que les bourreaux ont jetée sur moi !

Le sang qui la couvrait s'est répandu sur mes laideurs — il ne pouvait rester sur elle que le temps d'être apporté jusqu'à moi : la robe du Fils de Dieu ne garde point les taches. Et mes laideurs ont fondu dans cette eau lustrale; il n'y a plus

maintenant sur moi que sa pureté resplendissante : *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus pure.*

Mes péchés sont morts, morts, balayés, oubliés, refoulés dans le non-être ! Plus de traces, plus de rappels ! La robe divine, comme une nouvelle tunique de Nessus, les a brûlés en moi jusqu'au souvenir, et ce n'est point la sombre mort qu'elle a installée en leur place, mais la lumineuse, mais l'éclatante Vie : *Vous tous, en effet, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ.*

O Jésus, vous m'avez rendu l'innocence, l'innocence qui est la joie : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !* Voici mon cœur tout habillé de blanc. Il ne connaît plus, il n'a jamais connu le péché; il vient d'éclore entre vos

maines comme la rose ouverte à l'aurore, comme le nouveau-né bercé encore du chant des anges, et, comme eux, je vous vois, Seigneur, mes yeux vous reçoivent, ils vous boivent, ils vous aspirent, votre Lumière déferle en moi comme la mer joyeuse sur les plages inviolées, au premier matin du monde.

Jésus, c'est trop... Vous m'avez tout donné ! Et à mesure que je le perdais, vous m'avez tout redonné. Deux fois, dix fois, cent fois ! Quelle mère, jamais, pour l'enfant le meilleur, en a su faire autant ?

Et je n'ai pas encore été votre enfant ! Je n'étais que votre ennemie. Soumise encore au Malin, je ne voulais pas le renoncer pour vous ; je ne voulais que vous soutirer vos dons sans vous rien livrer en échange ; je n'avais pas commencé de vous aimer. Comment vous aime-t-on, mon Seigneur et mon Dieu ? Maintenant que vous m'avez arrachée à l'affreuse domination

et que vos inépuisables indulgences ont couvert et dissous mes péchés depuis leurs racines jusqu'à leurs fruits, apprenez-moi comment on vous aime. Apprenez-moi comment on est donné à vous. Je voudrais, je voudrais ne plus vous trahir ni vous perdre jamais ! Que faut-il que je fasse, Jésus, mon amour, dites-le-moi.

— On m'aime en se laissant aimer. On me donne en s'offrant à mes dons. On m'est fidèle en se quittant pour moi. On est à moi quand on n'est plus à soi.

Remets-moi maintenant ton âme, et non plus seulement qu'elle me suive, mais qu'elle soit en moi et que j'agisse en elle, avec elle et pour elle.

ONZIEME STATION

*Jésus est cloué à sa croix
pour que
je sois déclouée de la mienne*

Ils ont jeté à terre mon Bien-Aimé sur la Croix étalée. — O doux bois, comme tu es cruel à son corps tuméfié ! Voici donc le lit que nous avons su préparer pour notre Sauveur descendu parmi nous, la couche offerte à sa fatigue, l'oreiller où reposer sa tête : la Croix ! — la Croix de bois dur, étroite, avare, entrante, tranchante, instrument de torture et poteau du supplice !

Il est couché seul, nu et transi, comme le malade, soudain, sur la table d'opération, de tout ce qui a joie et quiétude effroyablement séparé. Mais ces outils affreux qu'on prépare, ce n'est point la guérison qu'ils lui veulent donner, c'est la mort. Et leur cliquetis sinistrement déchire le solennel et terrible silence qui vient de tomber sur la création tout entière.

Regarde, ô Terre, regarde, ô Ciel, Univers qu'il a créé de son amour, regarde si tu le peux soutenir, ce qu'on va faire à ton Dieu !

Seigneur, pour moi je ne puis. Laissez-moi me détourner, laissez-moi fuir !

— Non, mon enfant, reste auprès de moi et regarde; il le faut, dit Jésus. Car c'est aussi ta délivrance que tu vas voir. Ouvre les yeux à toi-même et à ta vie et connais que c'est toi pour l'instant qui es clouée sur une croix.

Je t'ai pris ta croix de péchés, que tu ne pouvais porter sans tomber dans la mort, et tu es heureuse maintenant d'en être dé-

chargée; mais celle-ci, je ne puis la prendre que si tu me la donnes. Or tu ne l'as pas encore découverte, parce qu'au lieu que tu la tiennes dans tes bras tu es attachée à elle : c'est la croix de tes possessions terrestres, que le monde et l'Ennemi caché en toi t'ont si habilement taillée, ajustée, où tu t'es laissée appliquer, coller, ficeler, cheviller, avec un si avide, un si allègre consentement ! Et moi, je ne veux être tout à l'heure cloué à la mienne que pour t'arracher de la tienne.

O mon enfant stupide et aveugle, ce n'est pas de ne posséder rien qui fait l'esclavage et le malheur en ce monde, c'est d'être possédé par quelque chose. Tes biens t'ont fixée à la matière imbécile et inerte; tes désirs y recroquevillent ton âme, telle la pauvre chouette séchée entre ses deux ailes sur la porte de la grange. Les « raffinements » de tes sens et les « conquêtes » de ton esprit te ligotent et t'appesantissent de leurs chaînes; et, paralysée ainsi loin du véritable Amour, tu défailles

de la faim mauvaise de ton cœur, faim en lui comme le feu, qui ne vit que de la destruction de ce qu'il aime, et que tout aliment ne peut que porter jusqu'à une nouvelle faim.

Tout cela que tu crois tenir et qui te tient, tout cela que tu aimes et qui t'étouffe et te ronge et te brûle, tout cela de mortel que tu nourris de ton âme immortelle — et tout cela encore que tu n'as pas, que tu espères et imagines et appelles et réclames avec tant d'insistances et de cris, ma pauvre petite enfant, tout, tout, il faut quitter tout !

— Je ne peux pas, Seigneur. De quoi vivrai-je ? Ayez pitié de moi.

— Je puis pour toi. Et tu vivras de moi. Tu n'as pensé jusqu'aujourd'hui qu'à amasser pour toi ; l'heure est venue d'apprendre à disperser pour moi. Donne si tu veux recevoir. Tu ne posséderas rien tant que tu ne te seras pas toi-même entièrement dépossédée.



Jésus étend le bras, sa main s'ouvre.

La mienne en même temps s'est ouverte. Voici, mon Dieu, tous mes biens sur elle étalés. Tout ce que j'avais reçu pour l'aise et l'agrément de ma vie : le bien-être qui ne connaît point la faim ni le froid, autour de moi la paix, la commodité, le logis de bois clair, comme un petit chalet de montagne, tapissé de livres et de fleurs et d'images, où le bonheur jour après jour s'était inscrit en couleurs gaies, que le passage du malheur brusquement a laissées tristes, telle une fleur intacte et morte dans un herbier — le logis pourtant si doux encore de tout ce qu'il garde des chères présences abolies, que, hors de sa tiède enveloppe, on a froid comme un enfant seul dans le noir ; la petite maison, là-bas, de notre naissance, où chaque objet, dès le seuil, parle sans bruit : le carrelage rose et fané,

la bergère dorée sous son globe, la glace ternie du grand-père... là-haut, d'abord, dans la fenêtre, l'église basse sur un fond de peupliers, puis la Vierge au mur, rouge et bleue, récompense de catéchisme, le tapis brodé de laines vives, œuvre patiente de la grand'mère, et le grenier bourdonnant et brûlant, et dans l'étroit jardin, les poiriers tordus, les groseilles et les gaillardes, les « pondeuses » aux petits œufs blancs... et les belles cloches graves, et le goût frais de l'air, et l'odeur de la rivière, le soir, jusqu'au fond du lit, jusqu'au fond du cœur.. tout cela qui raconte interminablement notre enfance, et les prés, les ruisseaux, les landes mauves, les bois bleus au silence tissé de bruissements, tout ce pays de rêve et de merveille qui est à moi aussi, Seigneur, puisque vous me l'aviez donné pour que mon âme y prît sa couleur et sa voix, tout cela que ma main serrait tendrement, le voici, mon Dieu, dans ma paume ouverte; que faut-il que j'en fasse?

Le clou entre et perce et déchire et broie ;
le sang de Jésus coule, entraînant avec lui
tous ces doux biens précaires, ennemis
puisqu'ils tenaient ma main fermée aux
dons plus précieux du Seigneur, que
l'oreille ni l'œil ne perçoivent.

Emportez, mon Dieu, tout est à vous
maintenant, tout vous est remis, tout vous
est rendu. Tout le trésor de souvenirs len-
tement amassé, toute l'harmonie amou-
reusement construite, et la tiédeur et l'ordre
et le bien-être, et ma terre même, qui si
longtemps tint mon cœur prisonnier, je ne
dis plus : « Que faut-il que j'en fasse ? »,
faites-en ce que vous voudrez.

Voici qu'en ouvrant votre main vous
avez fait tomber ce que tenait la mienne,
voici qu'en donnant votre main à clouer,
vous avez libéré la mienne : de tous mes
anciens biens, que vous m'en laissiez pour
un temps encore ou m'en retiriez dès à
présent la garde, ma main est allégée ; ils
ne l'occupent, ils ne la possèdent plus,
leur pesanteur inerte ne la colle plus con-

tre la croix terrestre; la main avide, la main avare, la main crispée sur sa glissante richesse, la voici dans la vôtre détendue, avec la vôtre vers le ciel élevée, avec la vôtre au bois du renoncement par le même clou fixée. Elle ne demande plus, elle ne combat plus pour défendre sa prise, elle ne retient plus : immobile, elle goûte la paix d'être declose et vide, et d'attendre de Dieu, dans la sécurité, les biens qui ne fuient pas.

Les bourreaux saisissent l'autre main : le trou qu'ils ont préparé sur la Croix pour le second clou est trop loin. D'une corde ils lient le bras de Jésus et, s'attelant à ce trait sauvage, de toute leur force jetée en avant, ils tirent d'une secousse effroyable sur les muscles vivants qui craquent et s'allongent. Le corps brusquement distendu en largeur ramène ses genoux au ventre, comme une étoffe tirée en biais

se ramasse en gros plis dans sa hauteur. La main est liée au bois sur le trou qu'elle a rejoint.

Jésus, voici mon autre main offerte; dans toute la longueur de mes bras étendus, voici toute la richesse étalée qu'ils pouvaient enclore.

Seigneur, comme elle m'est plus intérieure et plus chère que les pauvres objets définis et catalogués que j'ai laissé tomber tout à l'heure !

Car c'est ici le royaume sans limites de tout ce que je ne possède pas. Terre familière d'abord de tout ce que je pourrais posséder si la chance le voulait, que mon esprit rassemble et combine et sans cesse ramène, et croit toujours capter. Mais au delà, combien plus belles ! ce sont les régions de féerie où l'imagination promène tous mes désirs comblés, tous mes rêves devenus vivants, où les plus folles et fuyantes chimères se viennent presser autour de

moi comme de belles bêtes soumises, où tout m'obéit, me sert, m'aime, où tout est beauté, délices, gloire, fabuleux trésor et miraculeuse facilité. Bien-aimé royaume de merveille... dangereux royaume de fumée où la force se perd, le véritable amour se défait, et la tentation, insensiblement, prend la place de la vérité par elle étouffée... Richesse tant plus docile et foisonnante que l'autre, puisque c'est moi qui la crée, puisque c'est moi qui me la donne à ma faim et à ma fantaisie; refuge toujours ouvert, évasion toujours possible, faux paradis où, non plus, les voleurs ne peuvent percer ni dérober, ni les bêtes détruire, ni les vents renverser, et que l'homme emporte partout avec soi — mais qui meurt avec lui. Paradis menteur où l'on oublie de gagner le vrai, comme tu es plus difficile à renoncer que ce maigre bonheur de bois et d'étoffes et de feuilles qui tenait mon autre main refermée sur lui !

Car tout ce que j'avais était de moi

connu, par moi goûté, épuisé peut-être, vidé du moins de son mystère et de ses promesses, tout cela ne m'attachait que par les doux liens usés du souvenir et de l'habitude, et n'avait plus à m'offrir que son passé. Mais tout ce que je n'ai pas, mon Dieu : le monde entier ruisselant d'espérance ! Et vous savez bien que ne garde d'attraits en ce monde pour l'homme capricieux que ce qu'il n'atteint pas encore, vous savez bien que la promesse est délicieuse et la possession rassasiante, que l'attente et le désir sont plus beaux que le bonheur présent, lequel ne se reconnaît qu'une fois dépassé. Tout l'avenir et tout le rêve aussi, mon Dieu, faut-il donc les couper de moi... que me restera-t-il ?

Cette richesse-là, Seigneur, puisque je ne l'ai pas, je n'en puis être alourdie, je n'en puis être enchaînée. Et puisque je ne l'ai pas, comment y renoncer, comment empêcher le trop exquis foisonnement de ces impalpables vapeurs, de ces songes irisés ? Tout cela, puisque je ne l'ai pas,

mon Dieu, ne voulez-vous pas me le laisser ?...

Une seconde fois le marteau frappe, une seconde fois le clou transperce la paume ouverte. A la douleur de cette nouvelle déchirure, s'ajoute l'insoutenable souffrance de l'extension terrible. Les deux bras raidis sont à travers la poitrine et jusqu'au bout des doigts comme une seule barre d'acier rougi qui aurait creusé sa place au feu dans la chair, et dont la brûlure à chaque extrémité, par l'ouverture forcée au plus sensible des deux mains, dans tout le corps, telle une coulée de métal bouillant, se répand et dévore.

Le sang jaillit comme une flamme. O Jésus, il ne fallait pas moins ici, pour me ravir cet illusoire trésor, tissé autour de moi, incrusté en moi, que le feu qui consume en même temps que le jet qui emporte. Ils incendient et balayent les invisibles liens; les richesses de mirage tombent de

moi comme une peau morte et comme un mal séché. Voici purifiée ma main convoiteuse, ma main alanguie, engluée de chimériques délices; à son tour, par le clou de paix en son centre enfin transfixée, elle ne cherche plus, elle ne façonne plus, elle ne caresse plus les biens de mensonge; par le feu et le sang dépouillée, elle s'offre nue, réelle, définitivement ravagée, et les amollissants désirs et les trompeuses atteintes ne reprendront plus vie dans ce sol que Jésus a purgé.

Un espoir épargné frémit pourtant encore.

Vous m'avez déclouée des biens d'ici-bas, Seigneur, et nettoyée de leur envie. Je suis pauvre et paisible en mon lieu parmi mes possessions tombées, et je regarde sans émoi leur visage mort.

Mais n'est-il pas d'autres lieux, où peut-être je puis courir encore, où peut-être sans que je les demande, sans que je les

souhaite, d'autres biens me seraient par vous donnés, que j'aurais permission de trouver doux ?... Vertige du changement, de l'inconnu qui promet des joies neuves, une autre richesse. S'il doit m'être salulaire de renoncer à tout ce qui, par possession ou par imagination, m'est familier, sais-je dès maintenant s'il est bien que je refuse d'avance ce qu'en cet autre endroit vous me tenez peut-être en réserve, que je ne connais pas, et qui pour cela m'appelle si fortement ? *Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté, que son Saint Nom soit béni...* mais il peut y avoir aussi : « Dieu m'a rendu » ... *vous recevrez le centuple...* Laissez-moi voler à la recherche de cette compensation qu'il me faut atteindre car elle est sans doute nécessaire à mon âme, et pour vous bénir encore puisque c'est de vous qu'elle me viendra.

— O fuyante, et menteuse, et rusée, toujours essayant de sournoisement ressaisir ce dont tu viens de me faire abandon ! Reste où tu es. Ton Dieu t'y saura décou-

vrir s'il a quelque don à te faire. Renonce à cette fausse liberté qui n'est qu'esprit de fuite et de dispersion, et tu trouveras la vraie, qui est d'être toujours disponible pour Dieu, et d'esprit et de corps attachée au lieu qu'il te désigne, pour ne jamais manquer, par absence ou par distraction, les grâces qu'il t'apportera.

Les bourreaux saisissent les pieds de Jésus et, d'un coup brutal rabattent les jambes douloureusement recroquevillées. Appliqués l'un sur l'autre, c'est un même clou qui perce les deux pieds et les assujettit au bois.

Voici la victime de partout inexorablement étirée, comme une peau d'animal qu'on a mise à sécher, épinglée sur une planche.

Qu'ainsi exposée, rien de moi, mon Dieu, ne demeure sous le feu de votre amour replié ni caché, qu'ainsi râclée de

tous mes biens, je n'aie plus rien qui s'interpose entre votre lumière et moi, qu'ainsi arrachée du mortel et reclouée avec vous à la Croix libératrice, je sois fixée enfin dans la seule vivante espérance ! Car Dieu ne rejoint que ceux qui l'attendent, Dieu ne vêt que ceux qui sont nus, Dieu n'agrée que ceux qui lui sont remis.

La Croix lentement se dresse au-dessus des têtes, tirée par des cordes, épaulée par les bourreaux. Elle oscille, elle hésite un instant à présenter à la foule et aux siècles à venir le plus inconcevable spectacle que les cieux et la terre auront jamais contemplé : le Verbe Incarné cloué au bois d'infamie !

Puis, d'un choc violent qui fait s'agrandir et saigner à nouveau toutes les plaies, elle tombe au fond du trou préparé. On tasse la terre autour de son pied, elle s'immobilise... C'est l'arbre nouveau, portant cette fois le véritable fruit de vie :

Jésus, victime de la méchanceté des hommes, suspendu devant tous jusqu'au dernier Jugement, pour le salut de ceux qui l'ont supplicié.

Nous étions étouffés par le péché, enlisés dans le monde, coupés d'avec notre Père par le flot des richesses et des avidités : le Christ en s'élevant sur la Croix nous a tirés à lui hors de cette glu vers la clarté, *le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi, en se faisant malédiction pour nous, car il est écrit : « Maudit quiconque est pendu au bois », afin que la bénédiction promise à Abraham s'étendît aux nations dans le Christ-Jésus, afin que nous puissions recevoir par la foi l'Esprit promis.*

A cet Esprit d'amour, voici, Seigneur, par l'exposition et à l'imitation de votre

Fils sur la Croix, tout mon être, dans toute son étendue, livré.

Pour le recevoir, me trouverez-vous aujourd'hui suffisamment pauvre, ô Père très exigeant ? Jésus déchiré a fait tomber de moi en lambeaux tout ce que je tenais, tout ce qui était sur moi. C'est assez, n'est-ce pas ? Il n'a plus rien à souffrir, je n'ai plus rien à renoncer. J'attends sur moi vos grâces comme un drap lavé sur le pré attend la pluie qui parfume et le soleil qui blanchit.

DOUZIEME STATION

*Jésus meurt sur la croix
pour qu'il n'y ait
plus rien en moi de mortel*

— Tout ce qui était *sur* toi est tombé; mais tout ce qui est *en* toi, qu'en fais-tu ? Es-tu si sûre de n'avoir plus rien à renoncer ? Regarde dans ton cœur, et souviens-toi d'Ananie et de Saphire, qui furent frappés de mort pour avoir *menti au Saint Esprit en retenant quelque chose du prix de leur champ*, dont ils disaient avoir fait à Dieu l'offrande totale.

Ta richesse la plus précieuse, regarde bien si ce n'est pas elle que tu me dérobes au profond de ton être. Or crois-tu qu'un cœur clos et rempli puisse recevoir mes grâces ? Elles glissent sur lui sans pénétrer sa carapace ingrate.

— Il est vrai, mon Dieu. Je les vois tout autour de moi tombées, toutes vos grâces flétries, que je n'ai fait que reconnaître au passage, sans leur ouvrir entrée en moi ! Tous ces biens perdus, parce qu'un plus cher se tenait tapi dans mon cœur calfeutré !...

Mais se peut-il que vous exigiez cela aussi, ô insatiable, ô impitoyable ? Mes amours, mon seul vrai bien, le seul bonheur qui soit pour moi dans ce monde, et toute ma vie est dans mon cœur, et rien du reste n'a jamais compté, et je n'en veux pas et je m'en moque et je ne sais pas que cela existe ! Mes amours que je portais en moi, qui étaient moi, mes chères âmes qui avaient fait la mienne, et n'est-

ce pas vous, ô barbare, qui me les aviez données ?

Toi, le premier, mon frère, mon compagnon, mon doux maître et mon ami, ma science et ma conscience et ma clarté parmi le monde indéchiffrable de l'enfance et ses ténèbres fulgurantes, mon univers jusqu'à la venue de celui que tu m'amenas par la main et qui m'apportait l'autre moitié de mon être ! Tu nous as remis l'un à l'autre, et, tristement heureux, tu as regardé vivre cette créature nouvelle, merveilleuse d'être double et une, que forme l'union de l'homme et de la femme, l'un pour l'autre façonnés. Mais tu ne pouvais te retirer de moi, mon enfant douloureux, car nous étions l'un à l'autre par nos racines entretissés : deux jeunes arbres côte à côte qui montent séparés, mais dont le vent sans cesse emmêle les branches caressantes, et la sève est commune qui les nourrit tous les deux jusqu'au faite.

Et toi, âme de mon âme, plus moi en

moi que moi-même, puis-je dire ce que tu m'es ?

Dieu, de chaque homme, avant de l'envoyer sur terre, retire une côte dont il lui pétrit cette *aide semblable à lui* qui devient *os de ses os et chair de sa chair*; et tous deux, séparément lâchés en ce monde, n'y trouveront leur sens et leur accomplissement que lorsque, s'étant rencontrés et refondus, ils formeront l'être complet voulu par Dieu, le seul adulte, le seul fécond, dont ils ne sont chacun, isolément, que la nostalgique et inutilisable moitié.

Mais combien, parmi ces couples dissociés, se reformeront sans erreur ? L'impatience, la cupidité, la sensualité, l'égoïsme, trop souvent poussent l'un vers l'autre deux étrangers, qui n'obéissent, pour sceller la redoutable chaîne, qu'à leur appétit d'un instant.

D'autres se reconnaissent trop tard, et il n'est plus pour eux que d'attendre l'heure où, par-delà cette vie morose, ils

seront rendus à leur destinée véritable.

Quelques-uns, très tôt dégagés du monde meurtri de la chair, ne devaient se retrouver que dans la sainteté, et le mariage immaculé de leurs âmes, dès cette terre promesse et prémices de l'ineffable union qui sera dans le ciel pour jamais celle du couple purifié, produit pour Dieu cette innombrable et immortelle postérité de l'âme, auprès de qui la géniture charnelle n'est qu'un grouillement de vermine.

D'autres, enfin, secrètement marqués par Dieu pour une fécondité invisible et solitaire, douloureusement sentiront, tout le long de leur course, en eux le manque de cette fiancée pressentie, parfois entrevue mais aussitôt reperdue et, de leur offrande vaine et de ce veuvage qui n'a point connu de noces, l'obscur souffrance les accompagnera jusqu'à la bienheureuse mort où les attend, dans le sein de Dieu, celle qui est *appelée femme parce qu'elle a été prise de l'homme*, et faite pour redevenir un seul être avec lui.

Mais nous, Seigneur, mais nous ! N'est-ce pas de vous que nous avons reçu cette grâce inégalable de nous rencontrer tout baignés d'adolescence encore, déjà l'un à l'autre mystérieusement connus, et le premier regard nous dit :

« Oui, c'est elle. — C'est bien lui ».

Ne nous aviez-vous pas donné ce rarissime bonheur d'unir, d'un amour sans fêlures, et d'un don sans lacunes, au lever même de la vie, nos corps neufs et nos âmes vierges ? Et l'élan fut si fort, qui nous jeta l'un à l'autre, qu'à peine nous étions-nous rejoints, nous étions fondus l'un en l'autre, et nul n'aurait plus su nous démêler. Vous-même, ô Dieu jaloux, qui voudriez disjoindre ce que vous-même avez uni, croyez-vous que vous le pourriez ? Celui qui est plus moi que moi disait dans la guerre, tout entouré de mort : « Dans un instant, tout sera fini. Mais par exemple, je me demande un peu comment vous allez vous y prendre, mon Dieu, pour nous séparer ! »

Et ceux-là, vous les faut-il aussi ? Pourquoi nous les avez-vous donc donnés ? Ils sont bien autre chose encore que notre jubilation présente, notre éerveillement de toute heure, et cette poignante douceur au fond de l'âme. Ils sont notre mort différée, ce nouvel être confirmé dont notre union avait tracé l'ébauche, nos dons transmis, nos promesses tenues, le rebondissement de notre espérance ; ils sont, oui, dans toute la miraculeuse beauté du mot, le fruit de notre amour, sa preuve et sa justification, sa bénédiction et son immortalité.

Si vous me redemandez tout cela, le voici ; mais vous me prendrez avec eux, car je ne suis pas ailleurs qu'en eux tous. Mon être d'aujourd'hui, mon être de demain, c'est en eux qu'il existe.

Et mon être d'hier en ceux dont je suis la fille : les parents, si étroitement coulés en soi qu'on ne sent pas leur présence — ou parfois seulement comme un plomb qui vous tire en arrière — mais quand ils vien-

nent à manquer, ah ! où est ma force, où est mon sang?... Je vacille sur ma base comme un jeune arbre à qui l'on vient d'enlever son tuteur, et qui n'a point encore appris comment s'appuyer sur ce vent brutal qui le malmène...

Prenez donc tout, pour qu'il en soit fini de moi. J'avais cru que vous me meniez à la vie. Cette part de mort en moi : le péché, je vous avais laissé par vos tortures et vos humiliations m'en purifier ; cette prison autour de moi des biens périssables, par vos mains et vos pieds cloués je vous avais laissé m'en délivrer ; ce qui était pourri, ce qui était dangereux, ce qui était pesant, je pouvais vous l'abandonner, échanger du terrestre contre de l'éternel ; mais cela que vous voulez encore m'arracher, cela qui vient de vous, qui a été voulu par vous, est-ce donc mauvais, est-ce donc punissable ?

Mes amours immortelles et sacrées, sur lesquelles vous avez posé vous-même l'imbrisable sceau de votre sacrement, quelle

bonne raison allez-vous inventer maintenant pour me les reprendre, ô menteur, qui avez dit que *les dons de Dieu sont sans repentance* ? Puisque c'est ma mort que vous cherchez aujourd'hui, tuez-moi donc vous-même ! Pour moi je ne peux pas vouloir mourir, pour moi c'est trop difficile...

— Oui, pour toi, c'est trop difficile. Mais puisqu'il le faut, mon enfant, puisqu'il faut, pour que pénètre en toi l'infini, que par ton cœur ouvert coule hors de toi tout le fini, oublies-tu donc encore que je ne suis venu que pour faire ce qui ne t'est pas possible, oublieras-tu toujours que je ne te demande d'abord que de me laisser donner pour toi ? Ce n'est pas ta mort que je cherche, ô ingrate, ô butée dans ta méfiance avare, c'est ta vie perdue que je viens racheter à mon Père, ne le sais-tu pas encore ? Je viens prendre ta mort pour te rendre la vie : c'est moi qui vais mourir pour toi.



Le corps pendu à la Croix, non plus raidi maintenant, mais sur lui-même affreusement affaissé, peu à peu blêmit et bleuit sous le réseau de ses sillons de sang. Par ce sang la vie le fuit, par ce sang s'écoule hors de moi la vie de mon bien-aimé qui depuis un mois se défend contre la mort. Et depuis trois jours elle le tient, à genoux sur sa poitrine, les deux mains à sa gorge et, peu à peu, elle enfonce, peu à peu elle serre. Livide, étranglé, asphyxié, de tout son courage il se débat; l'enfant consciencieux qu'il a toujours été, toujours engagé tout entier dans la tâche présente, tout entier se donne au combat sans espoir. Mais depuis hier il sait qu'il peut mourir parce que son âme est sauvée, et c'est seulement pour nous qu'il continue la lutte, et pour que tout soit fait de ce qui est à faire. Sans une plainte il subit chacune des tortures que peut inventer autour de lui, pour

tenter de le ramener à nous, l'impuissance désespérée : on le pique, on le saigne, on le repique, on le brûle — il frémit, mais ne retire point le bras fendu d'où goutte avec peine un sang noir et pâteux comme une boue. A genoux près de lui, je le tiens à plein corps. Si je pouvais aspirer de ma bouche ce râle sans répit qui roule au fond de sa gorge bouchée cette boule rocailleuse, si je pouvais faire passer en moi et contenir ce tremblement horrible qui le secoue, n'est-ce pas, il serait délivré ?...

Jésus sur la Croix, d'un immense frisson tressaille : c'est la glace de la mort qui entre en lui. Les deux mains que je serre contre mon cœur le pénètrent de froid, la joue contre ma joue lentement devient de marbre : c'est la glace de la mort qui saisit en lui et en moi toutes les tendres fleurs du pauvre amour humain. Pétrifiées dans ce bloc insensible, jamais plus elles ne reprendront couleur ni parfum.

Jésus sur la Croix, maintenant, d'une

sueur intarissable ruisselle. Inlassablement j'étanche, sur le beau front bleui, cette eau qui sourd en énormes gouttes obstinées, maléfiques, invincibles. C'est la force qui s'échappe en cette mortelle rosée. Dans tout mon être se liquéfie, en une eau plus amère à goûter que la myrrhe, la substance même de mon amour, et elle me fuit, elle me vide, et je ne peux plus, mon Dieu, c'est moi qui meurs, je me fonds, il n'y aura plus rien à la place de mon être !

Des dernières bribes de sa vie rompue, par un effort surhumain rassemblées, mon bien-aimé s'accroche à moi ; sa bouche qui cherche la mienne, à grand effort articule un mot, toujours le même, que son cœur m'envoie comme le dernier don qui lui reste à me faire, un mot rauque et déformé que je touche plutôt que je ne l'entends :

« Courage, courage... »

Sur la Croix, Jésus qui nous a donné tout lui-même, retrouve un dernier souffle

pour léguer à l'homme ce dernier bien qu'en vérité Dieu n'avait point fait transmissible : la seule richesse qu'il eût possédée en ce monde et dont, se l'arrachant du cœur, il nous fait tous héritiers : « *Homme, voici ta mère* ». La Mère de Jésus ! Seigneur, combien n'a-t-il pas fallu que vous aimiez ces misérables pour leur laisser pareil trésor ! Et vous voici, au-dessus de tous dressé, pour tous et à tous offert, enfin dans la souffrance et devant la mort, définitivement, effroyablement, seul.

Et vous, ô Mère, comment avez-vous réussi pareille substitution ? A l'heure suprême il vous a fallu, de votre fils agonisant, votre amour et votre Dieu, détourner vos larmes pour les verser sur nous, les déçus, les perdus, qui l'avions massacré. Qu'en votre cœur à jamais lavé de tout bonheur humain, je trouve la force d'offrir à Dieu le même échange retourné : voici mes petits, Seigneur, vous ne me les prenez pas, je vous les donne. Qu'ils soient

à vous, leur Père Tout-Puissant, et non plus à moi, leur débile mère; qu'ils laissent derrière eux l'indigente, la pécheresse, l'errante, et qu'ils trouvent en vous la richesse immuable de l'éternelle vérité; qu'ils écartent d'eux ma pauvre humaine tendresse et se jettent dans l'infini du bonheur sans rivages ! Vous acceptez, mon Dieu ?... Ah ! n'acceptez pas, je ne pourrai pas... Ils sont tissés en moi, si vous les arrachez, toutes les fibres de mon être se brisent...

La Vierge et le bien-aimé ont dit : « Courage »... Ils sont à vous, Seigneur, quand vous les voudrez. Et si je ne puis supporter, je puis toujours mourir. Mon aimé va bien mourir, là où il passe, je puis passer aussi — nous n'avons jamais rien fait l'un sans l'autre...

Jésus sur la Croix dit : *Tout est con-*

sommé. Jésus sur la Croix ayant tout perdu, ayant tout sauvé, pousse à la face du ciel et des hommes l'immense cri du désespoir et de la délivrance et, *baissant la tête, il rend l'esprit.*

Un hurlement m'emplit, me soulève, me rompt : on lui ferme les yeux entre mes mains. La terre tremble, mon âme se déchire en deux, tout mon être se fend du haut en bas. Une voix fraternelle et brisée me souffle : « Tais-toi, respecte-le ». Je me tais sans comprendre pourquoi il le faut... Les ténèbres se répandent sur la terre, un silence de sépulcre envahit le monde, que domine seule ma clameur refoulée.

Et derrière elle voici que j'entends, ô mon frère depuis dix ans perdu, dans la guerre cueilli par la paternelle main de Dieu, le cri d'effroi que ton âme dut pousser, mon petit, mon enfant, quand elle se vit soudain « abandonnée de son corps au bord du Monde mystérieux ». Si loin, tout seul, tu nous avais quitté sans nous le

dire, furtif et dérobé comme un ange qui s'échappe. Et mes racines, en moi, s'étaient séchées lentement, pendant ces quatre années d'espoir peu à peu tari, que la pitié de Dieu m'avait données pour pénétrer graduellement mon âme de la possibilité de ta mort. Les vingt-cinq ans de ma vie derrière moi où tu avais été ma sève, s'étaient creusés comme un vieux saule évidé de son cœur, dont l'écorce seule continue de porter jusqu'aux branches un sang ralenti. Ma vie avait perdu son printemps, et le sourire qui fleurissait encore, c'était pour les petits, mais il était vidé de ma joie. Brusquement, aujourd'hui, je reprends ta mort, je viens d'y assister, je te reperds avec celui-ci... c'est toi aussi qui es là silencieux dans les fleurs, clos, retiré, à mon amour épouvantablement soustrait; c'est toi aussi dont je baise et caresse, avec une ferveur égarée, le cher et cruel corps de marbre, m'enivrant sombrement de sa froide brûlure comme d'un vin ténébreux...

Et voici mes autres morts, couchés par-

mi cette même insoutenablement suave odeur des lilas blancs : « le doux visage maternel », émergé soudain de la douleur et de la peur dans la tranquille beauté de ses vingt ans; et toi, pauvre petit père enfantin, que l'ange de la mort, apitoyé, souleva si délicatement dans ses bras pour te porter au ciel que tu ne t'es point réveillé, toi aussi tu me laisses, avec ce sourire secret de quelqu'un qui se réjouit, en refermant la porte sans bruit, de s'être éclipsé sans déranger personne. Vous me laissez tous, vous ne me répondez plus, vous ne me regardez plus : ils m'ont repoussée du pied comme une guenille et ils se sont élancés vers un autre amour, vers une autre aurore...

Jésus sur la Croix demeure, toute souffrance épuisée, toute vie répandue, toute chaleur glacée, inerte, insensible, hors d'atteinte, mort enfin, mort à ma place, ô Seigneur notre Dieu !

Mais où est la vie que vous m'aviez promise ? Tout bonheur arraché, toute force rompue, tout espoir enfui, que ferai-je de ce seul mouvement qui m'est laissé ? Ils croient me voir vivre parce que je bouge encore : au dedans mon cœur est immobile, tout est clos, tout est figé dans cette odeur insoutenablement suave des lilas blancs, et, peureusement ramassée dans le noir, je n'ose aller chercher la lumière, car dès que j'avance à tâtons, je marche sur mes morts étendus.

Vous avez bien tout pris, maintenant, Seigneur ! Autour de moi, sur moi, en moi, il ne reste rien de vivant. Ah ! je suis bien délivrée ! Plus retranchée de toute possession que le trépassé sous sa dalle, dont on est sûr qu'il n'a plus rien à perdre... Mais il n'a non plus rien à recevoir. Qu'allez-vous faire de cette momie marchante que je suis devenue ?

Quand les soldats vinrent à Jésus, le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent pas

les jambes; mais un des soldats lui transperça le côté avec sa lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.

O Dieu, comment permettez-vous cette suprême profanation : votre cœur sacré, qui n'avait battu que d'amour, troué par la lance d'un soldat bourreau !

... Et quel était donc, après tant de sang jailli, ce sang caché qui restait à répandre ? Comment avez-vous pu mourir davantage, puisqu'on venait de constater que vous étiez bien mort ?

Le coup sacrilège dans mon cœur même est entré, mon cœur immobile et durci, qu'il a pourtant percé. Et je sens que s'échappe de lui... quoi donc, mon Dieu ?... Je ne savais pas qu'il dissimulât ce reste de vie. Arrêtez, Seigneur, ne le videz pas sans espoir ! Laissez-moi, au fond de lui, ce faible remous qui dit que je suis encore du monde des vivants, cette petite palpitation qui communique encore à mon

âme un semblant de chaleur... ce dernier refuge du dernier amour de moi-même : la douceur d'être aimée. — Ils se figurent que j'existe encore, ils me cherchent, ils m'interrogent, ils m'ouvrent leur cœur, ils m'aiment, et dans leur regard levé vers moi, j'aperçois le reflet de mon être ancien qu'un instant, moi aussi, je crois redevenu présent. Cette illusion qui m'aide à traverser l'immense aridité devant moi jusqu'à vous, Seigneur, qui me restez caché, laissez-la-moi, je vous en prie ! Puisqu'elle *n'est pas*, elle ne peut prendre en moi de rien la place...

Mais non... *transpercé*, défoncé !

Coulez de toutes parts hors de moi, mon peuple ami, qui aviez subrepticement réoccupé la forteresse vide et vaincue de mon cœur, et travaillez dans l'ombre à la relier au monde. Dieu ne veut pas pour moi de votre cher secours, il veut ma destruction totale, ma mort définitive. Tous et toutes,

ils sont aspirés hors de moi pêle-mêle, et pas un ne me sera laissé. Pas même vous, mon ami très sage et très bon, si longtemps mon soutien, qu'enfin je ne retiens plus puisque vous êtes ailleurs requis. Ni vous, regard bleu, regard brun, sur moi levés pleins d'une tremblante attente, et j'eusse pu faire monter en vous du moins la joie voilée de l'appel entendu. Vous aussi, quittez-moi, petite fille difficile, emportez, avec votre cœur refusé, l'espoir de voir fleurir, de mon âme à la vôtre, comme une nouvelle, et pour toutes les deux bien-faisante, maternité. Tous, échappez-vous de moi, je ne suis plus qu'un lieu de sac-cage...

Et toi enfin, consolation, secret rappel, faible et indéchiffrable écho du bonheur en allé, douceur jusqu'à mon cœur mort parvenue par l'invisible fil d'une mystérieuse parenté, ô cher visage, me faudra-t-il aussi te laisser fuir de moi ?... Jusqu'au fond de tes yeux mes yeux sont descendus, et j'ai vu ton âme, ô ma claire en-

fance, qui s'y tenait comme un oiseau blanc sur une branche, au-dessus d'une eau pure entre deux ciels balancé, de toute sa solitude et sa faim d'amour appelant vers les deux firmaments deux fois muets. A cette plainte obstinée qui te rend sourd à toute autre, il ne sera pas en ce monde, par aucune voix, répondu. Et frustré, blessé, farouche, tu t'arraches et t'envoles, emportant mon dernier recours, libérant mon souffle dernier.

Tout est consommé

Et voici que tout est perdu.

J'ai fait, Seigneur, tout ce que vous avez demandé, et je n'en ai reçu aucun salaire; je vous ai laissé prendre tout ce que vous avez voulu, et je ne vous ai vu tenir, en retour, aucune de vos promesses.

Cette forme, à vos pieds, n'a plus maintenant ni péchés, ni biens, ni sang, ni rê-

ves, ni amours à vous immoler. Vous pouvez être enfin content : elle ne désire, elle n'aime, elle ne sent, elle ne bouge plus : le néant comme un flot ravageur a passé sur elle, il la possède et l'emplit, il la recouvre, il la remplace.

Il est de votre intérêt, avait dit Caïphe à la foule, qu'un seul homme meure pour le peuple et préserve ainsi toute la nation de périr.

Mais qu'aura servi, Jésus, que vous mouriez pour mon âme, puisqu'elle est morte avec vous ?

TREIZIEME STATION

***Jésus est remis mort à sa mère
pour qu'elle me ramène à la vie***

Voici sur vos genoux, Marie, votre Fils qui vous est rendu.

Dérision affreuse : maintenant qu'il est mort on vous l'abandonne, faites-en ce que vous voudrez, il est libre et vous aussi ! Il vous est permis de compter sur son corps les coups qu'il a reçus, de dénombrer les plaies par où sa vie s'est écoulée, vous pouvez tâter les épines de sa tête, vous pouvez mettre le doigt dans ses paumes

et ses pieds troués, et votre main dans son cœur ouvert. Tout loisir vous est donné de parcourir à nouveau, l'une après l'autre, toutes les stations du calvaire sur son cadavre écrites.

Immense, raidi, glacé, de vous détourné, de lui-même à jamais absent, il écrase vos genoux de son poids de pierre. Est-ce là votre enfant, Marie ? Le doux petit corps tiède enclos dans le sûr asile de vos bras sur lui jalousement refermés, la tête ronde et dorée blottie contre le sein qu'elle aime, imperceptiblement pesant sur votre cœur, qu'elle pénètre d'un émoi plus doux que le vent d'été sur un jardin de roses, les yeux clairs comme une eau de neige bleue, ouverts sur les vôtres avec ce confiant appel de l'absolue pureté qui ferait sourdre l'amour du milieu d'un roc... ô beauté, tendresse indicible, suave courant de mutuel abandon, où la force de la mère si étroitement épouse la faiblesse de l'enfant, qu'il s'affermir en elle et qu'elle s'épuise en lui; de tout cela, Marie, c'est

nous qui avons fait sur vos genoux ce mort hostile et déchiqueté !

Elle se penche, elle essaie de ramener dans ses bras la tête pendante, de tourner vers elle ce visage refusé. Elle enlève en s'y déchirant le sauvage buisson d'épines et la chair blêmie n'a plus de sang à rendre. D'une eau tiède et d'un linge doux, elle commence à laver ce corps de pierre, comme elle lavait jadis le bébé rose et rond dans le creux de sa robe. Et ses larmes coulent sans qu'elle les sente sur cet étranger, rigide et fardé d'horreur, sur elle étendu, en qui elle ne retrouve pas son fils.



Les larmes se mêlent à l'eau qui lave et, mieux que l'eau, elles emportent le fard d'horreur.

O Marie, regardez maintenant vers le ciel, et que le bonheur répande, sur le visage de notre Mère bien-aimée, son immo-

bile extase. *Tout est consommé*, oui, Mère, tout est souffert, tout est sauvé ! Jésus par la mort s'est échappé d'entre nos mains, Jésus par sa mort nous est à tous et à vous-même rendu : Jésus resplendissant vous attend près du Père.

Et celui-là qu'il a laissé sur vos genoux, baissez maintenant vos yeux sur lui, *Refuge des pécheurs, consolatrice des affligés, salut des infirmes*, ne le reconnaissez-vous pas ?... C'est l'homme, désormais votre enfant sur cette terre, qui vous a été donné aujourd'hui au pied de la Croix pour que vous lui soyez *Arche d'alliance, Etoile du matin et Porte du ciel*. C'est l'homme pécheur, infirme, écrasé, c'est l'homme faible et menteur, ennemi de Dieu et de lui-même, triste, obscur, avide et révolté, qui appelle Jésus et le fuit, qui crie grâce et préfère à la liberté sa prison. C'est moi, Vierge ma mère, c'est mon âme sans vie entre vos bras, qui voulait tout avoir et ne rien donner, et qui est morte parce qu'on lui a tout pris et

qu'elle n'a pas su ni voulu recevoir ce qui lui était offert en retour. O Mère, Cœur immaculé de Marie, seul cœur qui m'aimez assez pour me ramasser morte, pour chérir encore et baiser sans frisson cet être de glace, pour le presser sans horreur tout sali contre vous, ô Marie conçue sans péché, priez pour moi pécheresse, qui suis remise à vous et n'ai de recours qu'en vous ! Je n'ai plus rien, je ne vois plus rien, et saurais-je ce qu'il faut maintenant faire, je ne peux plus rien. Réchauffez-moi de votre tendresse, réveillez-moi de votre souffle et tournez mon cœur vers Jésus assis dans le ciel à la droite du Père, pour qu'il s'emplisse de sa clarté.

Les larmes chaudes coulent sur l'enfant mort que l'acquiescement de Marie à la troisième demande de Jésus a mis sur ses genoux à la place de son Fils crucifié. Elles coulent non plus par personnelle souffrance, mais par une universelle, une in-

dicible et désormais intarissable pitié, jaille de son cœur pour toute la misère du monde par ce cadavre inconnu figurée.

O douceur inépuisable de l'indulgence maternelle, qui plus bas que la faute et la faibleses de l'enfant toujours sait descendre, et ainsi grandit avec le besoin que j'en ai ! Ce n'est plus le flot de catastrophe qui me recouvrait de néant, c'est l'ineffable vague montante de l'amour qui, si pesants soient mon ingratitude et mon refus, au plus creux de mon égoïsme les saura toujours aller soulever, jusqu'à la plage salvatrice, d'un tendre flot précautionneux les saura toujours apporter, pour que les ouvre et les épanouisse à sa chaleur le grand soleil de la grâce divine.

O Marie, me voici dans votre sein ressuscitée; l'amour d'une mère, que seul surpasse l'amour de Dieu, l'amour d'une mère, instrument de l'amour de Dieu, a pu faire ce miracle. Le sacrifice de Jésus

nous avait rendu la vie, mais c'est le sacrifice de sa Mère qui apporte cette vie jusqu'en nous. Sans sa médiation nous sommes comme un homme tombé de faim en défaillance, près de qui l'on a posé l'aliment sauveur, mais il n'a pas la force d'avancer la main pour le prendre... Un seul appel, le plus faible gémissement vers Marie, et elle accourt, elle relève ce misérable, elle l'étend sur ses genoux et, bien vite et bien doucement, à ce mendiant crasseux dont les larmes de son amour refont entre ses bras un « tendre enfant laitueux », l'universelle et vierge nourrice fait boire le lait divin qu'a suscité dans son sein la naissance de l'Homme-Dieu, puis donne à manger le Pain sauveur, le Pain des Anges, dont la mort du Verbe son Fils nous a fait tous héritiers.

Il a fallu Jésus pour me racheter, mais comme il a fallu aussi, la première fois, la Vierge et son consentement pour que le rachat fait homme descendît parmi nous,

ainsi faut-il la Vierge encore, à chaque fois, pour apporter jusqu'en chaque âme la présence de Jésus, et je ne suis seule pour moi-même d'aucun secours, ni, devant Dieu, si ce n'est elle qui m'offre à lui, d'aucune valeur.

Ranime-toi, mon âme, et reprends force par cette tendre Mère. Après avoir fait tout ce que Dieu voulait, après lui avoir abandonné tout ce qu'il demandait, il te manquait de comprendre que tu n'as rien fait, que tu n'as rien donné. Car Jésus t'eût-il mis dans les mains le monde et l'amour de tous les êtres, tu n'en achèterais pas, en les lui rapportant, un rayon de sa grâce. Le roi vendra-t-il sa couronne au mendiant pour la pièce d'or dont il lui a fait ce matin l'aumône ? L'amour de Jésus ne se paye pas ; il n'y a devant lui d'autres mérites que l'acceptation des siens.

Maintenant qu'elle t'a ravivée, prends la main de ta Mère, et suis-la dans sa voie. Marie n'a rien fait d'autre que laisser Jésus

être à travers elle. Qu'il la comblât d'amour où la déchirât de douleur, Marie n'a rien été d'autre qu'un continuel et total acquiescement. Et elle n'a point dit : « Seigneur, prenez mon être que je vous donne, et que le monde soit grâce à moi sauvé », elle a dit simplement : « *Qu'il me soit fait selon votre parole* ».

Apprends d'elle, mon âme, cette humilité. Plus rien sur toi, plus rien en toi ? Il faut encore sortir de toi.

Si tu veux t'embraser de cette étincelle de vie que la Vierge vient de ranimer en toi, il faut l'emporter loin de la chambre close que tu es pour toi-même. Demande à Jésus et à Marie qu'ils te tirent hors de ce bastion de mortelle impuissance, eux seuls encore sauront le faire pour toi.

Et c'est alors, quand tu auras laissé derrière toi tout et ton être même, quand tu te verras enfin radicalement nue, sans défense et sans refuge, que tu pourras dire à Dieu : « Père, qu'il me soit fait maintenant selon votre promesse ».

QUATORZIEME STATION

***Jésus est déposé dans le sépulcre
pour que j'en sorte***

Joseph d'Arimathie s'avance, portant le linceul blanc.

O Dieu, qu'est-ce encore ? Tout n'est-il pas fini ? Que lui peut-on vouloir de plus ? Il a fait tout ce qui était à faire, et ce n'est plus lui qui est là : il est mort, il s'est échappé pour aller nous ouvrir la porte de la délivrance. Vous ne pouvez plus rien sur lui, laissez-nous seuls avec son corps, que nous adorions du moins en

paix et baisions sa chère dépouille. N'est-elle pas entre nos mains la preuve et le gage de la vie qu'il a reconquise pour nous par sa mort ? Nul n'a plus rien à réclamer de lui ; qui peut vouloir nous l'ôter ? Jésus, restez avec nous, nous dresserons un autel et nous y déposerons votre forme sacrée, nous l'environnerons de fleurs et de lumières, et nous ne serons pas si seuls, ô Seigneur, et nous ne serons pas si tristes, dans ce monde ennemi qui vous a supprimé d'entre les siens.

— *Il vous est bon que je m'en aille.*

— Non, Bien-Aimé, ne nous laissez pas ! Pourquoi n'est-il pas permis de garder les morts, comme on garde sa robe de nocces ou le portrait de ses vingt ans ?

Toi du moins, cher et cruel corps de marbre, reste avec moi, puisqu'on m'a repris ton âme. Je te veillerai dans ta chambre fermée, sur cette petite couche de bois clair, entre les lilas blancs, et le tremblement des cierges parfois fera passer sur tes traits fixes une ombre mouvante. Mon

silence écouter ton silence, mon amour, à force de renoncement, jusque dans ton abolition saura te rejoindre, et mon cœur immobile se nourrira de cette présence absente... Allez-vous-en, ne me l'enlevez pas, il est à moi, je ne peux pas être complètement sans lui, vous ne séparerez pas ce que Dieu a fondu !

... Les quatre hommes noirs et pesants s'avancent, comme la force de Dieu qui monte dans la tornade aveugle.

On l'a pris, on l'a *enveloppé dans des linges*, on m'a enlevé mon corps avec le sien. Mon âme, auprès du cercueil à terre, vacille et flotte et tourbillonne comme un duvet emporté dans le vent. Où es-tu, mon ami ? Déjà ce n'est plus même ta ressemblance : toute ta vie mortelle, comme ramenée en arrière par une invisible main, au moment de rentrer pour jamais en sa source, suspend sa fuite et, l'espace d'un instant, c'est la toute petite figure blanche du nouveau-né que tu fus un jour, les yeux pas encore déclos, qui m'est donnée comme

ta première et ta dernière image. Puis tout s'efface, on l'a pris, on l'a ôté, on l'a caché. Pourquoi, mon amour, vous étiez si beau encore ! Et il ne faut plus qu'il bouge, il ne faut plus qu'il sorte, je l'ai livré à eux pour qu'ils l'empêchent à jamais de me revenir... on m'a refoulée plus loin, à travers les murs j'entends le sifflement atroce du chalumeau : on le scelle dans un vêtement de plomb, pour qu'il descende jusqu'au tréfonds de la séparation et de l'oubli.

... Ce n'est pas assez — et la veille a pris fin auprès du catafalque illuminé qui dessinait sous les fleurs sa mesure encore entre les murs qui l'ont vu vivre — pas assez loin, pas assez creux dans le néant, il faut le sein de la terre, il faut qu'il soit supprimé, effacé d'entre les vivants ! Le tombeau s'est ouvert, on l'a descendu dans l'ombre moisie, on me pousse pour que je voie le lieu où ils l'ont mis. Sous la

voûte basse, le cercueil posé sur le sol luit faiblement dans les ténèbres un instant refoulées, j'aspire une seconde le souffle moite de la terre béante, et son odeur décomposée se coule en mes membres comme un venin. On me tire, on m'enlève, *ils roulent une pierre à l'entrée du sépulcre*. C'est fini maintenant, il est seul pour jamais, hors d'atteinte, hors de secours, hors d'amour ! Tous se sont en allés, et moi aussi, mon ami, moi aussi je t'ai laissé, moi aussi je t'ai renoncé...

O Jésus, vous êtes définitivement vaincu ! Vous avez subi sans défense tout ce qu'il leur a plu de vous faire subir, jusqu'à ce qu'enfin ils aient tué l'*Homme*, et maintenant ils ont enfoui jusqu'à son souvenir. Et il ne ressortira pas, car *ils se sont assurés du sépulcre en scellant la pierre et en y mettant des gardes*. La terre mauvaise est libre, elle vous a ravalé jusqu'au fond de ses entrailles; elle a trouvé

le sûr moyen de réduire son ennemi : elle le digère. Satan respire, le monde est désormais bien à lui, ses bons serviteurs ont fait rentrer dans le non-être Celui qui était venu dire aux hommes : « Aimez-vous les uns les autres pour l'amour de Dieu ».

Mais nous, Jésus ? Nous qui avons cru en vous, nous qui vous avons suivi dans la douleur et le sang jusqu'à la mort et jusqu'à la tombe, la pierre entre vous et nous est-elle vraiment scellée ? Jésus, mon espoir, m'avez-vous vraiment laissée derrière vous sur cette rive déserte ?...

Non, vous ne m'avez pas laissée. J'ai tout quitté pour vous, tout ce que j'avais, tout ce que j'aimais. Il ne me restait plus que cet être si cher, pétri pour moi de vos mains, si essentiel, si obligatoire, que je ne croyais point pouvoir l'abandonner sans me détruire : moi. Moi, ma propre substance, moi, univers, éternité, centre et pivot et totalité de l'être, et hors de moi l'existence pouvait-elle exister ? — Ce

dernier bien qui les comprenait tous, vous me l'avez redemandé le dernier, par cette dernière station de votre calvaire qui vous a plongé dans l'anéantissement du tombeau. Et je ne vous l'ai point refusé, Seigneur : jusqu'au fond de l'abîme, avec mon bien-aimé je vous ai suivi, me quittant à l'entrée pour ne pas vous quitter. Et c'est sur nous — sur les cercueils et sur la vivante — c'est derrière moi que le caveau s'est refermé.

Voici mon âme seule et nue, frissonnante et aveugle, de tout et de tous, et de cet être que j'étais, séparée, cherchant sa vie à tâtons parmi les morts.

Mais vous êtes là, n'est-ce pas, Seigneur, où est votre main ? Vous ne voulez pas que mon âme périsse ensevelie ? Vous avez dit que vous vouliez que je vive, Jésus mon ami, mon époux et mon frère, et je crois en votre parole parce que *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* ; je crois en vous, Esprit de Vérité, Consolateur, Envoyé de l'Amour ; je crois en vous,

ô Père, et vous n'avez pas répudié vos enfants, car vous êtes notre Père pour l'éternité.



— Non, je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous et votre cœur se réjouira, alleluia !

... Mais pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? O créature sans intelligence, et dont le cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les Prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer dans sa gloire ?

Mon âme, vas-tu comprendre enfin ? Cesse de le chercher tout en pleurs dans ce sépulcre vide. L'aube de la Résurrection est entrée soudain par la porte ouverte. Retourne-toi. Il est là, debout. Ne vois-tu pas que c'est Jésus ?

— *Rabboni !... Mon Seigneur et mon Dieu !*

Voici que j'ai retrouvé mon Sauveur.

... O Jésus, Cœur Sacré de Jésus, cœur enfin — seul cœur — où reposer ma tête ! Je vous ai maintenant, mon Bien-Aimé, et vous ne me repousserez pas, et vous ne me manquerez pas, car vous êtes avec moi *tous les jours jusqu'à la fin du monde, jusqu'à la fin de l'éternité.*

O mon Epoux, vous ne me serez pas repris, ô mon Frère, vous ne serez de moi par rien détourné, ô mon Ami infini, vous ne me direz pas : « Va-t-en, je n'ai point d'aide pour toi », vous ne me direz pas : « Va-t-en, tu me demandes trop, il faut que je me réserve pour moi-même », vous ne me direz pas : « Va-t-en, tu me donnes trop, j'ai peur de ton pesant amour ». Jésus qui n'avez jamais fini d'avoir besoin de moi, Jésus qui n'avez jamais fini de susciter en moi pour le combler le besoin que j'ai de vous, Jésus qui donnez et demandez encore et toujours plus d'amour,

Jésus, voici que vous êtes la réponse au plus poignant appel : enfin Celui qu'on peut aimer de toute la faim de son cœur !

... Et Celui que j'aime ne m'a point jugée indigne, mais il m'a rendue digne en prenant en moi ma place; et Celui que j'aime ne m'a pas trouvée petite, mais il m'a faite grande en m'ajoutant l'Infini; et Celui que j'aime ne m'a pas trouvée pauvre, mais il m'a faite riche de tous les trésors du ciel et de la terre réunis en lui qui repose en moi.

O joie, Seigneur, que je sois ce que je suis, pour que vous puissiez être en moi ce que vous êtes ! Si j'avais eu à moi un seul bien, je n'aurais pu le recevoir de vous, il eût été, au milieu des précieux cadeaux du bien-aimé, l'objet sans histoire ni âme acheté au marchand. Si j'avais été quelque chose — et si peu que ce soit — c'est d'autant que je diminuais votre place en moi. Il fallait le vide pour y verser la plénitude, il fallait le rien pour que l'occupât le Tout.

Et dès à présent je connais le Père et je le vois, puisque *qui vous a vu a vu aussi le Père*, et dès à présent je le possède, puisqu'Il est un avec vous et que vous êtes en moi : *Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle*. Et dès à présent, Notre Père qui êtes aux cieux, la vie éternelle a commencé pour moi, car *la vie éternelle, c'est que nous vous connaissions, vous, le seul vrai Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ*.

Comme on découvre, d'un lieu élevé, toutes choses dans leur situation et proportions véritables — et le coteau ne masque plus la montagne, la route engloutie renaît derrière le lac et l'étoile apparaît que cachait le buisson — ainsi, de ma demeure sur le cœur de Jésus, je discerne de toute chose la vraie place et la valeur vraie : pour que me fût rendu sous son visage

réel mon terrestre royaume il me fallait le quitter.

A mes pieds le sépulcre est béant, la pierre arrachée, les gardes comme morts et mon âme a quitté cette ombre. Je suis resuscitée, Jésus, avec vous. Ou plutôt je viens de naître. Car je n'avais pas encore été. Ce que je croyais être moi : cette « personnalité » tant précieuse, si jalousement préservée, cultivée, si gonflée, si pérorante, si ostentatoire, elle est là par terre, dans le tombeau déserté : un petit tas de linges... Est-ce là tout, mon Dieu ? Ce que je croyais tellement particulier, absolument irremplaçable : mes goûts, mes rêves, les traits de mon visage, le tour de mon esprit, moi, mon nom, mon histoire, mon être tout autour de moi dressé, qui me bouchait la vue du monde entier, j'en suis sortie, et j'ai vu mon âme avec Jésus emplissant devant moi le ciel. Derrière moi, ce petit tas de linges, flasques, anonymes,

vides : le linceul et le suaire, pareils pour tous les morts, et seule subsistera, dans sa singularité, l'âme qui s'est dépêtrée d'entre leurs plis. *Car je m'étais perdue en m'aimant d'un amour déréglé; mais en ne cherchant que vous, Jésus, en n'aimant que vous, je vous ai trouvé et je me suis retrouvée moi-même.*

Et voici que reparaît, au delà du mur de la chair, la route perdue par où s'étaient enfuis mes aimés. Qu'elle est belle, qu'elle est accueillante, qu'elle est douce ! C'est Marie, entre eux et moi chemin de tendresse, parce que, fille de la terre, elle touche encore à la terre et son cœur n'est pour nous que pitié. C'est Marie, notre Mère, entre le ciel et nous cette échelle de Jacob le long de laquelle montaient et descendaient les anges, le long de laquelle descendent vers nous l'amour et le secours de nos aimés qu'elle chérit dans le creux de sa robe, montent vers eux notre amour et nos

appels, tandis qu'elle nous tient dans le monde à ses pieds ressemblés.

Vous rappelez-vous, Marie, celui-ci, comme il vous aimait : « Il y a eu entre toutes les femmes une femme pure que le Seigneur a choisie pour enfanter le Rédempteur des hommes. Faites, Seigneur, que je puisse conserver jusqu'au soir cette pensée ». Au cri d'épouvante que son âme a poussé ce matin du trop beau mois de septembre, c'est vous qui avez répondu. C'est vous qui l'avez ramassé sur cette terre de France pour laquelle il venait de mourir, vous qui l'avez monté dans vos bras jusqu'au Domaine éternel si désespérément cherché. O mon doux frère, tu y as retrouvé ta merveilleuse enfance, et la fiancée qui ne te sera pas reprise. Ne crains plus, tu ne vieilliras pas, ô très coquet, tu ne perdras pas tes cheveux, ni le velouté de ta joue d'enfant. Et cette grâce triste de jeune prince exilé, dans la splendeur du « Pays désiré », enfin rejoint, va s'épanouir en immortelle beauté. De toute flétrissure, de

tout péché, de tout détournement, tu es sauvé. Et ton âme vers nous rayonne dans la nuit des jours à venir, comme une lampe amie dont la clarté douce invite et dirige.

A son appel, le premier, ton frère a répondu : « Henri, je viens ! » Je vous ai vus tous les deux en cette aurore de Pâques, dans la gloire du Christ ressuscité. Ton bras autour de ses épaules, tu le promenais parmi la Fête étrange, jubilant de l'introduire, une à une, à toutes les merveilles de ce Paradis où tu venais de l'accueillir. Et vous vous serriez l'un contre l'autre, comme deux petits enfants extasiés qui ne peuvent chacun porter seul tant de bonheur. Je vous voyais de dos et le resplendissement de vos visages ne m'a point été montré ce jour-là, mais son reflet vous nimbait d'un tel soleil que mes yeux sont demeurés tout ce temps de Pâques éblouis.

Mon bien-aimé, j'ai donc vu que toi non plus tu n'as point été de moi tranché. Porté seulement un peu plus haut, sauvé seulement un peu plus tôt. Sauvé pour Dieu;

sauvé pour toi. Sauvé aussi pour moi : je ne peux plus te perdre, notre amour ne court plus de périls, nous ne pouvons plus être loin l'un de l'autre tentés. Et le mur entre les êtres que demeure jusqu'à la mort, en dépit de l'amour — à cause de l'amour — la chair déchue, entre nous aujourd'hui est plus qu'à demi renversé; je suis sur terre de notre âme ce qui reste à purifier. Aide-moi, mon ami, les nuits sont noires et longues entre les jours de lumière, et je ne sais plus parfois, dans ce chemin de tant de peine et de dureté, si je n'ai pas perdu ta trace... Je sens sa main qui prend doucement la mienne — sa main que je tenais jadis ainsi contre moi quand il dormait, « et le cœur plein de joie, je comptais ses doigts l'un après l'autre » — il m'entraîne sans parole à sa suite et, si longtemps que dure l'ombre, je sais du moins que je n'ai pas quitté l'échelle miséricordieuse qui me ramène à l'aurore, Marie en qui se rejoint et se refond notre amour.

Et tout autour de moi je devine, qui montent et descendent, m'effleurant d'une caresse au passage, les âmes de mon peuple envolé. Revenues sans bruit elles s'empressent à mon secours, comme un essaim de discrètes et glissantes infirmières autour d'un cher enfant malade. Chacune a choisi sa part dans ce silencieux service, dans chaque aide qui m'est apportée je reconnais telle main chère, sa manière et son particulier souci : la maman ménagère veille aux soins de la maison, le petit père sans cesse en alerte écarte mes ennemis, l'amie qui est morte à la tâche combat pour moi ma paresse; chacun dépose furtivement son cadeau, mais je connais le donateur à la seule façon du paquet.

O société en moi et autour de moi plus vivante qu'aucune présence manifeste, qui dit que je vous ai perdus, mes aimés ? Je vous ai trouvés enfin, je vous ai reconnus enfin, et l'amour entre nous ne rencontre plus rien qui le détourne ni l'obscurcisse. Maman chérie, c'est maintenant que je

t'aime, maintenant que je n'ai plus à me défendre, pour rester moi-même, contre ton inquiète et jalouse tendresse. Et c'est aujourd'hui que je vois ton amour dans son immensité. Petit père romanesque et ombrageux, maintenant que je n'ai plus à te défendre contre toi-même, je découvre ce que j'étais pour toi. Je ne savais pas, mes aimés, avant que vous ne fussiez devenus, l'un après l'autre, en vos derniers jours, ce petit enfant dans mes bras qu'à mon tour j'ai bercé, soigné, consolé, avant que la mesure de votre amour me fût révélée par son manque, je ne savais pas à quel point vous viviez de moi, ni combien mes racines fortement tenaient en vous. Que toutes mes ingratitude soient réparées désormais, prenez de moi tout ce que j'ai si souvent, si avarement refusé, et vous voyez aussi combien plus je vous ai aimés que je ne l'ai moi-même connu.

O mes morts bénis, je suis environnée de vous tous; il n'y a plus entre nous que cette cécité de mes yeux ouverts encore au

seul monde, mais mon âme sent votre âme et la touche et lui parle et l'entend. Par le privilège de votre trop indulgent amour, fondu en celui de mon Sauveur, voici que je vais oser dire, moi chétive, impure et mortelle encore : *J'ai pris racine au milieu du peuple glorifié, dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée des saints.*

Et maintenant revenez en moi, toutes mes amours renoncées, mes enfants, mes amis, et *aimons-nous les uns les autres.* Avec Dieu *si nous marchons dans la lumière, comme il est lui-même dans la lumière, nous sommes en communion les uns avec les autres, si le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché.* Il fait clair et libre aujourd'hui dans mon cœur de toutes parts ouvert, l'amour de Dieu le traverse comme un ruisseau frais; nous suivrons ses eaux chantantes en nous tenant par la main, chacun tout donné aux au-

tres, chacun partageant avec tous les merveilles qu'il découvre au passage, chacun ajoutant son verset à la grande litanie de louanges et d'actions de grâces que fera monter au Seigneur cette troupe jubilante en marche vers lui.

Mes aimés, ne nous quittons point, il y a aussi de durs passages, et c'est pour nous aider jusqu'au terme que Dieu nous a confiés les uns aux autres, c'est pour notre mutuel secours que *nous avons reçu de lui ce commandement* : « *Que celui qui aime Dieu aime aussi son frère* ».

Mes aimés, courage, c'est vers la mort que nous marchons. Mes aimés, courage, et espoir et joie, c'est vers la Vie, et Jésus a passé devant nous ! *O mort, où est ton aiguillon ?* Quand il faudra qu'à mon tour je meure, Jésus l'a fait pour moi, je n'ai plus qu'à entrer par la porte ouverte. Par son sang et sa Croix, la terrifiante, la ravageante, est devenue la libératrice et l'amie vers qui je tends les bras. La vie est belle, Seigneur, sous le soleil de votre

amour, et il est doux de marcher dans la splendeur de cette terre que vous avez faite pour moi, vous aimant et vous glorifiant parmi les créatures mes sœurs. Mais combien sera plus belle la triomphante mort, qui, me dépouillant de la chair esclave, de la chair tyran, de la chair mur entre les êtres et entre vous et moi, recréera mon âme dans sa pureté primitive pour la revêtir de son Dieu dans l'immortalité. Plus de péché pour me faire tomber de vous comme un mal, plus de doute où gémir loin de vous, plus d'ignorance où étouffer dans les ténèbres, plus d'impuissance, plus de faim inapaisée. *Loué sois-tu, mon Seigneur, pour notre sœur la mort corporelle !*

A celui qui vraincra, dit l'Esprit, je donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai une pierre blanche, et sur cette pierre est écrit un nom nouveau que personne ne connaît si ce n'est celui qui le reçoit...

Jésus a vaincu pour moi; Jésus, me te-

nant dans ses bras, a repoussé du pied tous mes ennemis, et nous avons jailli ensemble dans la Jérusalem éternelle... *Celui qui vraincra, je lui donnerai l'étoile du matin... celui qui vraincra esar revêtu de vêtements blancs, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges... celui qui vraincra, j'en ferai une colonne dans le temple de mon Dieu et il n'en sortira plus; et j'écirai sur lui le nom de mon Dieu.*

Voici la créature nouvelle, assise, selon la promesse, avec le Père et le Fils et l'Esprit sur leur trône. Et par la victoire de Jésus sur la Croix, tout lui est redonné du Paradis des premiers jours dont la chute l'avait dépossédée. Et par la victoire de Jésus sur la Croix, tout lui est rendu des pauvres biens épargnés dont elle a dû, à son exemple, se défaire, pour lui ouvrir entrée en elle.

Il n'est pas jusqu'au vieux vêtement qu'il lui a fallu quitter pour revêtir son Dieu, qui ne lui sera restitué un jour afin de par-

ticiper avec elle à son bonheur. Par la nudité que Jésus a soufferte sur la Croix, voici que notre chair même retrouvera sa beauté perdue à l'instant du premier péché et, plus encore, ressuscitera incorruptible et glorieuse. Le corps honteux, le corps souffrant, le corps instrument du mal et ravagé par lui, lorsqu'à la conclusion des temps le divin Corps, pur de tout mal et qui fut déchiré de nos seuls crimes, apparaîtra sur les nuées du ciel au milieu des anges à la trompette retentissante, ce corps mortel, se levant des cendres où se sont consumées ses impuretés, reviendra donner pour toujours à notre âme le visage que Dieu aimait tandis qu'il le sculptait dans la joie.

Laudate, Dominum, omnes gentes !
Louons-Le et adorons-Le parce qu'Il nous est promis ! Louons-Le et adorons-Le parce qu'Il nous est donné : par la Sainte Eucharistie, la Vie était venue nous visiter, nous ressusciter, nous combler jusqu'au fond du tombeau de notre chair. Ce-

pendant nous Le possédions et nous ne savions guère qui était Celui-là que nous pressions de rester avec nous parmi les ombres du soir. *Mais notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous*, tandis qu'il nous entraînait dans ce chemin de sa Croix, nous découvrant pas à pas le sens de notre vie et de la sienne, jusqu'à ce qu'enfin, ayant compris et nous étant donnés comme Il nous est donné, l'espoir qu'Il nous devienne connu comme nous lui sommes connus a commencé de se réaliser.

Désormais, abolissant la souffrance, dépassant l'effroi, recouvrant la vie et la mort, dans mon âme la joie éclate et se répand, la joie qui n'est autre chose, tous barrages du cœur renversés, que le débordement de l'amour.



O Dieu, je ne sais presque rien : si peu de ce monde, moins encore de l'autre,

et vous tenez encore cachées à nos trop faibles yeux la plupart de vos éclatantes vérités. Mais le peu que vous m'en avez révélé me suffit : je sais le Chemin de la Croix, par lequel on monte jusqu'à elles et jusqu'à vous.

O Dieu, je ne possède rien. Mais Jésus me donne sa Croix. Et par elle la terre et les cieux, l'infini et l'éternité, en mon Dieu qui les habite, en mon Dieu qui les a faits, avec lui deviennent mon domaine et mon incontesté partage.

Mon âme, ce que tu as, tiens-le ferme, afin que personne ne ravisse ta couronne.

Nous t'étreignons, heureuse Croix qui as pesé le corps du Christ et qui arraches le nôtre à la terre. Nous ne te lâcherons point, Croix de notre Sauveur et de notre salut. Nous te baisons, nous t'aimons, nous te bénissons. Que par ton précieux bois Dieu sur nous et en nous règne à jamais, Croix de notre félicité, ô Croix notre unique espérance !

Paris, 1933

T A B L E

PROLOGUE	7
PREMIÈRE STATION : Jésus est condamné à mort pour que je sois acquittée	13
DEUXIÈME STATION : Jésus est chargé de sa Croix pour que je sois déchargée de la mienne . . .	19
TROISIÈME STATION : Jésus tombe une première fois pour que je sois relevée de ma première chute	31
QUATRIÈME STATION : Marie accepte la condamnation de son Fils pour que mes enfants soient sauvés .	37
CINQUIÈME STATION : Jésus me donne à porter sa Croix pour que le mérite m'en soit accordé . . .	47
SIXIÈME STATION : Jésus laisse Véronique essuyer sa Face pour que j'apprenne à laver en moi son image	58

SEPTIÈME STATION : Jésus tombe une seconde fois pour que je sois relevée une seconde fois	71
HUITIÈME STATION : Jésus console les filles d'Israël pour m'enseigner comment pleurer sur lui	79
NEUVIÈME STATION : Jésus tombe une troisième fois pour que j'apprenne ma misère incurable et qu'il voudra toujours m'en relever	89
DIXIÈME STATION : Jésus est dépouillé de ses vête- ments pour que mes péchés en soient couverts	99
ONZIÈME STATION : Jésus est cloué à sa Croix pour que je sois déclouée de la mienne	111
DOUZIÈME STATION : Jésus meurt sur la Croix pour qu'il n'y ait plus rien en moi de mortel	129
TREIZIÈME STATION : Jésus est remis mort à sa Mère pour qu'elle me ramène à la vie	153
QUATORZIÈME STATION : Jésus est déposé dans le sépulcre pour que j'en sorte	163

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1955 POUR LE
COMPTE DES ÉDITIONS PASCAL, SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE HAVAUX, A NIVELLES
(BELGIQUE).